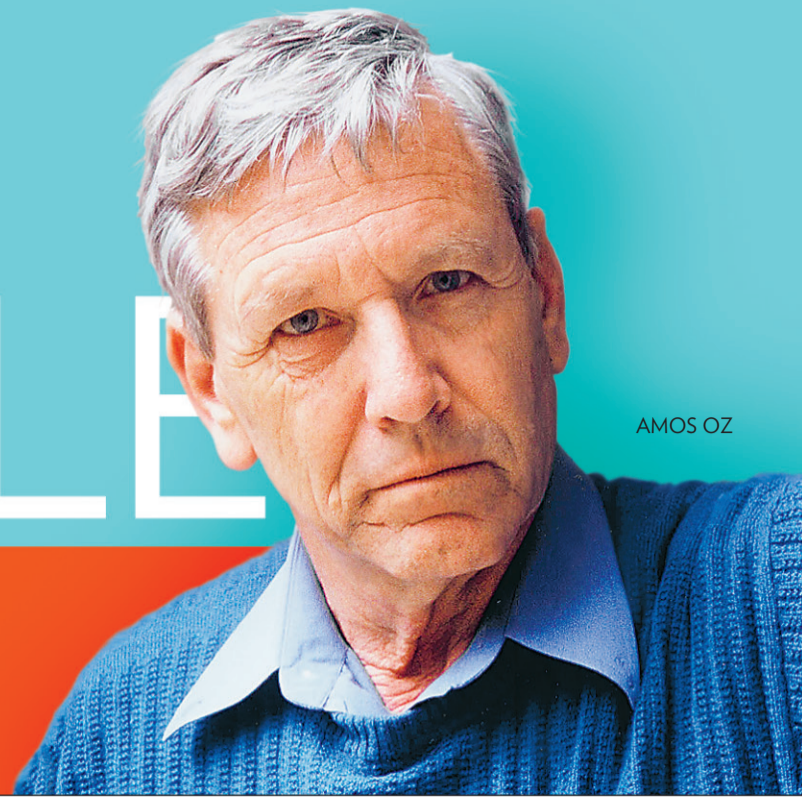


ARTS SPECTACLE

LECTURES

L'ENFANT
DES MOTS
PAGE 7



AMOS OZ

KAREN YOUNG ET CORAL EGAN



PHOTO YVANOH DEMERS LA PRESSE

L'UNE CHANTE L'AUTRE AUSSI

En apprenant que sa fille venait de décrocher un poste à temps plein dans la section jazz chez HMV, la chanteuse Karen Young fut ravie. Mais un jour, en voyant Coral partir au travail morose et malheureuse, elle se ravisa. « Le 9 à 5, c'est pas pour toi, ma fille. T'es une chanteuse », lança-t-elle, confirmant que chez les Young-Egan, on ne devient pas chanteuse, on l'est de mère en fille.



NATHALIE PETROWSKI
RENCONTRE

Si vous avez plus de 40 ans, il y a de fortes chances que vous ayez entendu la voix pure et jazzée de Karen Young, qui, depuis 30 ans, n'a cessé de se renouveler, passant du be-bop au jazz, du jazz aux musiques du monde, des voix bulgares aux chants de la Renaissance et aux chansons de Richard Desjardins et de Gilles Vigneault, le tout en demeurant toujours elle-même.

Si vous avez 20 ans et des poussières, vous venez peut-être de découvrir Coral Egan, une chanteuse de folk, de soul et de jazz-fusion qui n'a lancé que deux disques mais que l'on décrit déjà comme une nouvelle Joni Mitchell ou une future Sarah McLachlan, tant sa voix envoûtante et son charisme

lumineux s'imposent dès la première écoute.

Bien que ces deux chanteuses évoluent dans des univers différents, elles se connaissent depuis longtemps. On pourrait même dire qu'elles se connaissent par cœur.

Les deux se sont rencontrées à l'hôpital du Lakeshore il y a 30 ans. Enfin rencontrées n'est pas tout à fait le bon mot puisque Karen Young portait Coral dans son ventre depuis neuf mois lorsque cette dernière décida d'en sortir.

Coral Egan n'est pas née en chantant, mais c'est tout juste. Elle se souvient qu'à 2 ans, alors qu'elle parlait à peine, elle chantait déjà en prenant son hochet pour un micro. Karen Egan, qui était encore mariée au père de Coral et qui vivait sur une ferme dans l'Outaouais, s'en souvient aussi. Elle a d'ailleurs gardé la photo pour le prouver.

Même si elles sont aussi proches que les deux boutons de la même chemise, aussi soudées que la rue au trottoir, elles ne se ressemblent pas vraiment. Du moins pas au premier abord. Karen, la mère, est

toute petite et menue, une poupée de porcelaine avec un nuage de cheveux gris et deux piscines turquoises au fond des yeux. Coral, la fille, est plus ronde et plus costarde. Les yeux foncés et vifs, elle respire la force et l'énergie. Des deux, on a parfois l'impression que c'est elle la mère et Karen, la fille. Mais ce n'est qu'une impression.

Deux «soeurs»

Pour célébrer la fête des Mères, j'ai donné rendez-vous à Karen et Coral dans un café de leur choix. Elles ont opté en chœur pour le Santropol, un haut lieu de la sainte granole montréalaise, coin Duluth et Saint-Urbain.

Pour la mère et la fille, le Santropol est en quelque sorte l'extension de leur ancienne cuisine. Pendant presque 15 ans, Karen, Coral et son frère, Jasper, ont vécu dans une coop d'habitation au-dessus du Santropol. La première à la quitter ne fut pas la fille, mais bien la mère, pour suivre son nouvel amoureux.

«Habituellement, ce sont les enfants qui quittent la maison familiale, mais on n'a jamais été

une famille tout à fait comme les autres. On est des artistes, des musiciens, des bohèmes», raconte maman pendant que sa fille boit ses paroles sans offrir la moindre objection.

Les rapports mère-fille sont des rapports complexes, au mieux affectifs et symbiotiques; au pire, jaloux, envieux et antagonistes. Chez Karen et Coral, on est assurément dans le meilleur cas de figure. On ne sent pas l'ombre d'une rivalité féminine entre ces deux «soeurs» qui se parlent et s'écoutent comme des copines et qui semblent présentes l'une à l'autre pour le meilleur comme pour le pire. Quand Coral prend une rasade de whisky sur scène pour mieux chanter, Karen s'inquiète. Et au lieu de protester, Coral comprend que sa mère ne la juge pas mais lui signale un danger qu'elle a elle-même frôlé.

Malgré cette complicité tacite, Coral n'appelle jamais sa mère par son prénom, sauf devant des choristes et collègues de travail réunies avec elle et Karen dans le même studio. Autrement c'est toujours maman ou mom.

Dans cette relation singulière, chacune a un rôle bien défini qui n'a pas changé au fil des ans. «Maman est peut-être une amie et un modèle, explique Coral mais c'est avant tout ma mère, la seule que j'ai sur terre.»

» Voir CHANTEUSE page 2

Safari-photo à Bagdad



DANY LAFERRIÈRE
CHRONIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE

Scandale? D'abord, le vrai scandale c'est de bombarder, pour leur bien, des gens tranquillement couchés dans leur lit. Je ne pourrai jamais m'habituer à d'aussi brutales manières. Pourtant il le faudrait, car c'est la nouvelle façon de faire des pays civilisés. Et même le départ de Bush (s'il perd les élections, bien entendu) ne changera, à mon avis, pas grand-chose. Ce serait trop facile de croire qu'un simple changement de président puisse donner une nouvelle direction à la politique étrangère américaine. C'est qu'il n'y a plus de ligne de démarcation entre la politique étrangère et la politique nationale depuis que New York a été touché. Bagdad commence à habiter l'inconscient collectif américain. La première pensée des Américains, au réveil, va à Bagdad. On se précipite alors sur la télé pour savoir comment Bagdad a passé la nuit. Comme ça, de temps en temps, une nouvelle ville s'ajoute dans notre esprit, de manière plutôt éphémère (on commence déjà à oublier Kaboul), à coté de Paris, Berlin, Rome ou New York. Bagdad a déjà connu son heure de gloire. On en parle même dans *Les Mille et Une Nuits*. Puis ce fut un long sommeil millénaire. Mais depuis cette guerre, Bagdad a drôlement remonté la pente. Si on veut bien se placer sur la scène internationale, rien ne vaut une bonne guerre contre la puissance du moment.

On se souvient que Bush père, beaucoup plus rusé que son fils, s'est arrêté aux portes de Bagdad. Il fallait voir le sourire monalésien de Poutine quand Bush fils est entré dans Bagdad. C'est le genre d'endroit où, à peine entré, on sent qu'on a fait une connerie. Maintenant, on est réduit à utiliser le personnel et les méthodes de Saddam pour combattre les anciens ennemis de Saddam qui étaient un peu nos amis du temps de Saddam. Cela veut dire qu'on a fait le tour et qu'il est temps de rentrer à la maison. Ce n'est pas un orgueilleux comme Bush qui va accepter cette giflle moyen-orientale.

Une forêt de caméras

Ces jours-ci, ce sont les simples soldats (ceux qui risquent la mort à tout moment dans les rues de Bagdad ou des petits villages irakiens) qui donnent du fil à retordre à l'administration américaine. Bon, il y a de quoi perdre la tête quand on est dans une ville et qu'on se demande chaque matin quel visage prendra la mort. Les gens viennent vers vous en souriant, et on ignore lequel est une bombe ambulante. On compare l'Irak au Vietnam. Chaque guerre possède ses particularités, ce qui fait d'ailleurs son charme, aurait ironisé Brassens. Au Vietnam, on ne voyait pas l'ennemi. Il était caché partout, dans les hautes herbes (la mousse), sous la terre. En Irak, un pays plutôt sec et assez dégagé, on voit tout venir. Au Vietnam les caméras de télé avaient des problèmes avec l'humidité.

» Voir LAFERRIÈRE page 2



LP[2] LE JEUDI

DANS LA PRESSE

Le GUIDE de vos sorties

ARTS ET SPECTACLES

L'une chante, l'autre aussi

CHANTEUSE

suite de la page 1

Elles font le même métier, c'est vrai. Et c'est clair que, si la fille est devenue chanteuse, c'est à cause de sa mère, qu'elle a vue chanter depuis sa plus tendre enfance et qu'elle n'a pas hésité à imiter. Mais encore.

Voir son enfant s'aventurer dans un monde dont on connaît tous les pièges, est-ce souhaitable ? Savoir qu'un jour elle vous éclipsera peut-être, est-ce vivable ? Et, inversement, s'engager dans une voie tracée d'avance par sa mère, savoir qu'on sera toujours un peu « la fille de... », est-ce aussi facile qu'on le croit ?

Karen et Coral se consultent du regard en se demandant qui va plonger en premier. Prérrogative de l'âge oblige, maman décide d'y aller.

« Je me souviens que, à la naissance de Coral, j'ai écrit une chanson qui s'intitulait *Give Away*. J'y évoquais le fait que les enfants sucent la vie de leur mère et la vident de son sang. Ils la quittent repus pendant qu'elle demeure seule et affamée. C'est douloureux, mais c'est une douleur joyeuse et inévitable. C'est la vie. Qu'un jour Coral m'éclipse, ça ne me dérange pas. J'ai toujours été éclipsée par les vedettes pop. De toute façon, c'est ce que je voulais. À 18 ans, j'ai tourné le dos à un contrat que Warner's voulait me faire signer. Je n'étais absolument pas intéressée à monter au top et puis à tomber. J'étais heureuse avec ma petite vie, et je le suis encore. Quand je pars en tournée, par exemple, la chose la plus importante pour moi, c'est de pouvoir promener mon chien. C'est à croire, parfois, que je préfère mon chien à la scène. »

La peur de s'assumer

Au tour de Coral, maintenant, de confier que l'intégrité de sa mère, son refus de faire des compromis ont longtemps freiné ses propres ambitions.

« Au début, l'ambition me faisait peur. Je savais que j'étais une chanteuse, que j'avais ça dans le sang mais j'hésitais à plonger. J'ai pris du temps à émerger de mon cocon parce que j'avais peur de m'assumer comme Coral et non comme la fille de Karen. Je tournais autour du pot. Et puis j'avais une autre grande passion : le volley-ball. J'en étais *addict*. Je courais les championnats régionaux, y avait rien pour m'arrêter, jusqu'au jour où je me suis blessée. Comme par hasard, c'est là que ma carrière a pris son envol, comme si tout à coup je réalisais vraiment ce que ça voulait dire que d'être une artiste. »

Avant cette révélation qui a tout changé, Coral était une chanteuse en gestation et une choriste un peu, beaucoup parrainée par sa mère.

« Au début, quand on me proposait un contrat qui me plaisait plus ou moins, je leur disais d'appeler Coral, raconte Karen. D'un côté, ça m'arrangeait ; de l'autre, ça permettait à ma fille de gagner de l'expérience. Au fil du temps, je me suis mise à l'engager pour mes propres sessions. Au début, c'était pour qu'elle travaille, mais à la fin, c'était parce qu'elle était la seule à pouvoir me donner le son que je voulais. »

Cette dernière remarque chatouille la modestie de la fille : « Voyons donc, maman ! Tu sais bien que t'en aurais trouvé, des filles qui auraient fait la job aussi bien. Le seul avantage que j'avais sur elles, c'est que j'avais écouté la même musique que toi et que je savais exactement ce que tu voulais. »

Un point pour Coral, concède maman. D'autant plus que, dès la naissance de ses deux enfants, Karen Young a volontairement éteint la radio commerciale pour leur faire écouter toutes sortes de musiques : du jazz, du classique, des

airs arabes, indiens, bulgares, nommez-les, ils ont tous, à un moment où l'autre, résonné entre les quatre murs de la maison.

« Quand on vivait encore à la ferme, on avait un grand babillard, raconte Karen. J'y avais épinglé les photos des enfants et je les avais entourées de photos d'enfants du monde entier, des visages de toutes les races et de toutes les couleurs pour que mes propres enfants ne soient jamais racistes. J'ai fait la même chose pour la musique. »

« Et ce fut une bénédiction, intervient Coral. Elle m'a donné une grande culture musicale autant qu'une ouverture d'esprit dont je ressens les bienfaits chaque jour dans mon métier. »

L'harmonie entre ces deux femmes est indéniable. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu entre elles des conflits et des petits drames. Lorsque je leur demande d'évoquer leur pire souvenir ensemble, elles se consultent du regard puis éclatent de rire. Les images et les souvenirs ne tardent pas à fuser.

« Mon pire souvenir, commence Karen, remonte à son 11^e anniversaire. Ce jour-là, en se chicanant avec son frère, elle a donné un grand coup sur une table en verre qui s'est brisée en mille morceaux. Son père devait les emmener se promener. Mais j'étais tellement furieuse que je l'ai punie et envoyée dans sa chambre pour la journée. Pauvre elle, punie le jour de sa fête ! Je me sens coupable chaque fois que j'y pense. »

« Moi, mon pire souvenir, poursuit Coral, c'est le jour de mes 16 ans. Maman m'avait fait mon plat préféré : des fettucini aux palourdes qu'on

n'a pas pu manger parce que mon frère a accidentellement renversé le bol. En plus, j'avais demandé un gâteau glacé au Kahlua, mais maman y a mis trop de Kahlua et le gâteau s'est mué en soupe. J'étais complètement découragée. »

Quant aux beaux souvenirs, ils sont liés à leur métier. Coral se revoit encore en train de pleurer de fierté filiale, la première fois qu'elle a écouté *Canticum Canticorum*, un des plus beaux disques de sa mère.

KAREN

DERNIER FILM

Le Bal, d'Ettore Scola

DERNIER DISQUE

Planète Blues, une anthologie de blues des années 60

DERNIER LIVRE

The Clash of Fundamentalisms, de Tariq Ali

DERNIER SPECTACLE

Coral Egan au Cabaret

AIR EN TÊTE

Mes esprits, combats, de Guillaume de Machaut

OEUVRE CHOC

Le chant des singes de Bali

PREMIÈRES INFLUENCES

Laura Nyro

ARTISTES INSPIRANTS

Richard Desjardins

CORAL

DERNIER FILM

The Hours, de Stephen Daldry

DERNIER DISQUE

Songs in the Key of Life, de Stevie Wonder

DERNIER LIVRE

Far from the Madding Crowd, de Thomas Hardy

DERNIER SPECTACLE

Le dj David Morales au club Stereo

AIR EN TÊTE

Agua de Março, d'Antonio Carlos Jobim

OEUVRE CHOC

The Art of Loving, un livre d'Erich Fromm

PREMIÈRES INFLUENCES

Joni Mitchell

ARTISTES INSPIRANTS

Ma mère, Karen Young



La fille et la mère, Coral Egan et Karen Young, sont aussi proches que les deux boutons de la même chemise.

PHOTO IVANOHO DEMERS, LA PRESSE ©

Safari-photo à Bagdad

LAFERRIÈRE

suite de la page 1

En Irak, c'est plutôt la poussière. Mais l'image est plus nette (depuis le Vietnam, on a fait des progrès techniques là aussi). Et, il faut le dire, c'est beaucoup plus spectaculaire. Ils n'ont plus à filmer ces confettis dans le ciel, comme durant les bombardements aériens de l'année dernière. C'est au sol que ce métier de cameraman a un sens, et on y va à l'épau. Ce qui est intéressant avec les explosions, c'est que même avec une demi-heure de retard, on peut avoir encore de bonnes images. Le feu, la fumée, une Jeep sur le dos, ça passe toujours.

Il n'y a pas que les journalistes qui couvrent la guerre. Les meilleurs documents nous viennent toujours des amateurs. La plupart des soldats américains, j'imagine, possèdent un appareil photo. Il doit y avoir au moins 50 000 appareils en Irak, et des millions de photos ont été déjà prises depuis le début de cette guerre. En un an, le soldat américain a tout photographié : le paysage, les copains, les indigènes, les enfants dans les villages, les tanks, les jeux, les repas, etc. Et comme la rue est devenue de plus en plus dangereuse, les soldats passent de longs moments à la base. Les journées semblent interminables. La tension, insoutenable. Et cette chaleur, mortelle (ah, l'été arrive de nouveau). Là-bas, aux États-Unis, on ne semble se douter de rien. La té-

lé donne l'impression que c'est constamment électrisant. En fait, on passe beaucoup de temps à attendre. Attendre quoi ? L'embêtant, c'est qu'on ne verra pas venir la mort. Ce n'est pas une guerre de tranchées.

L'enfant sacré

De temps en temps, il faut manifester sa présence. Honnêtement, on ne se bat pas pour faire cette tournée. Le soldat américain se demande constamment s'il peut

De tout temps, le meilleur gibier, c'est l'homme, mais il n'y a qu'en temps de guerre qu'il peut remplacer l'animal sur la photo.

tirer sur cette voiture qui fonce sur lui. Dix secondes pour se décider (avec le soleil dans les yeux). Pris de panique, il tire. C'était une famille entière. Il y avait des enfants, et Washington déteste quand il y a des enfants. Les enfants sont sacrés, surtout dans une guerre où ce qu'on projette importe plus que ce qui se passe réellement. Le peuple américain ignore ce qu'est un Irakien. Pour lui, c'est encore un magma incompréhensible. Langues, religions, nourriture, système politique, sens de la vie, vision de la mort, tout oppose ces deux peuples. C'est d'ailleurs pour les civiliser,

c'est-à-dire les convaincre que sa façon de voir la vie est la bonne, que l'Amérique est ici. Alors ce n'est jamais bon pour l'image de tuer un enfant. L'enfant est une entité sans patrie. Il appartient au genre humain. Chacun peut le réclamer. On peut faire la guerre à l'Irak tout en adoptant un enfant irakien.

Le jeune soldat se pose la question à propos de son utilité puisque cela fait un moment que la guerre est terminée. Qu'est-ce qu'il fait encore là ? On lui répond qu'on est là pour aider la démocratie à germer en Irak. Il y a toujours un petit problème avec une armée qui impose la démocratie. L'armée elle-même n'a jamais été, dans ses règlements, un modèle de démocratie. Pour le jeune soldat qui ignorait, jusqu'à son arrivée à Bagdad, où se trouvait l'Irak sur la carte, la démocratie est plutôt l'affaire des hommes de Washington. Si la démocratie passe aussi par l'information (c'est la dictature qui utilise la propagande, n'est-ce pas ?), je me demande si on informe les soldats américains à propos de la résistance des peuples européens face à cette guerre. Ce serait les démoraliser, j'en conviens. On peut conclure alors que la démocratie est plus facile à prêcher qu'à faire.

La valse des hypocrites

Alors qu'est-ce qu'on fait quand on ne fait plus la guerre et qu'on a un ennemi en face ? On rigole. On sait bien ce qu'on entend par rigoler dans une armée, surtout quand il y a des prisonniers qui traînent dans le coin. Il y a toujours un

soldat qui sort son appareil photo. Les prisonniers sont bien sonnés, et les *boys* ont vraiment envie de déconner. Il y a même cette nana qui vient poser devant la caméra. Ne voilà-t-il pas que ces photos se retrouvent à la télé. Là-bas, dans l'Idaho, ils vont voir qu'on ne se laisse pas descendre comme des pigeons d'argile sans réagir un peu. Mais qu'est-ce qui se passe ? On parle d'horreur. Où est l'horreur ? Nous, on est dans l'horreur tous les jours. Si on ne peut plus s'amuser...

Voilà Rumsfeld qui fait le dégoûté devant quelques photos. Et Colin Powell qui déclare qu'il n'a jamais vu une telle horreur durant sa longue carrière. Il dormait, quoi. Et il y a même Condoleezza Rice qui en rajoute. C'est quoi, ces faucons qui roucoulent ? C'est quoi aussi, cette guerre où les Irakiens ont le droit de se faire sauter avec nous, pense ce jeune soldat, tandis que nous, on ne peut même pas se faire photographier avec eux ? Faut dire que cette situation est assez inusitée, avec des soldats qui font face à des ennemis déterminés et un président en début de campagne électorale obligé de s'ajuster par rapport à un rival agressif. Des fois, le jeune soldat se demande si son véritable ennemi ne se trouve pas plutôt à Washington. Surtout quand Bush et Rumsfeld vont jusqu'à contester son identité américaine. Bush affirme que torturer n'est pas américain. De qui se moquent-ils ?

Les photos compromettantes

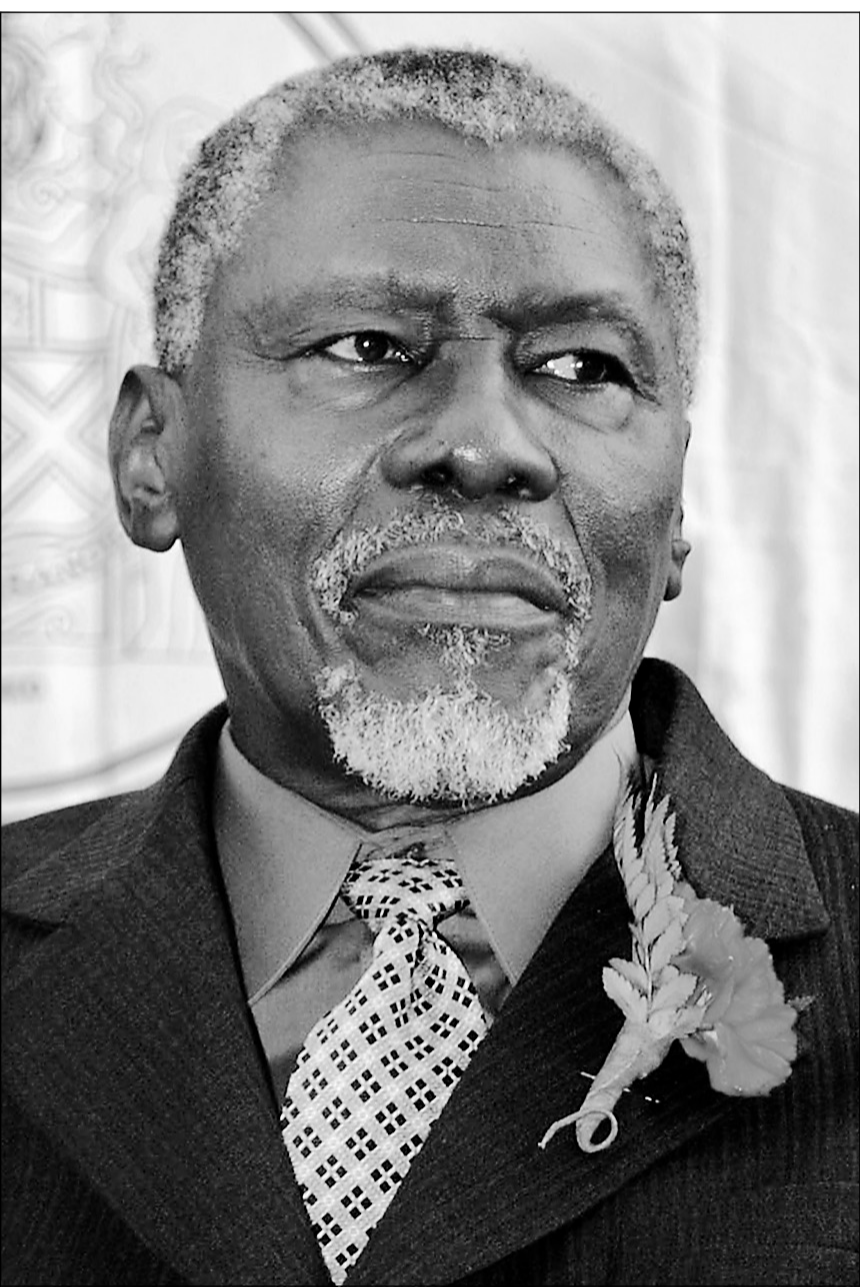
L'affaire, c'est qu'à Washington, on a oublié, encore une fois, de préciser les règles : « Vous pou-

Quant à Karen, elle n'oubliera jamais l'émotion qu'elle a ressentie, pendant une soirée-hommage tenue à Québec, quand Coral s'est avancée sur scène pour lui chanter une de ses chansons. Étrangement, Karen n'avait jamais aimé cette chanson. Mais chantée par Coral, elle prenait une tout autre dimension. Ce soir-là demeure gravé à jamais dans sa mémoire, plus fort et plus beau que n'importe quoi, y compris un dimanche de la fête des Mères.

ARTS ET SPECTACLES

SIR CLEMENT « COXSONE » DODD, 1932-2004

Le reggae en deuil de son architecte



Sir Coxsone Dodd a été récompensé à plusieurs reprises par l'État jamaïcain pour l'importance de son travail.

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Pour une rare occasion, l'atmosphère est à la tristesse dans les *sound systems* jamaïcains alors que, en début de soirée mardi dernier, la nouvelle du décès de sir Clement «Coxsone» Dodd commençait à circuler dans l'île.

Fondateur de Jamaica Recording & Publishing Studio (Studio One), ce producteur de disques, homme d'affaires et rassembleur de talents est la plus importante figure de la musique jamaïcaine. Un titre qu'il partage avec Bob Marley bien sûr, que Coxsone fut d'ailleurs le premier à faire connaître sur disque.

Âgé de 72 ans, Coxsone était entouré de ses amis dans son petit bureau à l'entrée de Studio One mardi dernier quand il s'est plaint de douleurs à la poitrine. L'homme s'est alors retiré dans l'arrière-boutique, où il s'est effondré. Son décès, causé par une crise cardiaque, a été constaté à l'hôpital peu de temps après, et quatre jours seulement après que le maire de Kingston eut présidé une cérémonie pour rebaptiser Brentford Road, la rue où Coxsone tenait boutique, en Studio One Boulevard.

À plusieurs égards, la contribution de Coxsone (un bon joueur de cricket, son surnom lui vient d'une vedette anglaise de ce sport) est inestimable. Il a été le premier Noir à gérer un studio d'enregistrement et à posséder une maison d'édition et une presse à vinyles. C'est simple, à peu près tous les grands noms du ska, du reggae, du dub et du début du dancehall ont, un jour ou l'autre, passé par son studio. Il était à l'origine des *sound systems*: dès 1952, de massifs hauts-parleurs crachaient du jazz et du r&b américain devant le *liquor store* de sa mère.

Devant le commerce familial, il installa son populaire *sound system*, le Sir Coxsone's Downbeat, où il affrontait alors le *sound system* du regreté producteur Duke Reid (Trojan) dans de légendaires «combats» (*sound clashes*) de danse torrides où le public jugeait du vainqueur. Non seulement fut-il parmi les premiers à inventer le concept de discothèque telle qu'on le conçoit, mais il le faisait avec les premiers «rappeurs», les DJ Count Machuki et King Stitt, qui parlaient en rimant et avec rythme entre, et sur, les intros des chansons pour exciter le public.

En 1963, Coxsone ouvrait Studio One au 13 Brentford Road, juste en face du quartier Trench Town de Kingston — le *Concrete Jungle* de la chanson de Marley. L'usine à succès, qualifiée de Motown des Caraïbes, employait les meilleurs musiciens de l'île. Les jeunes talents en quête de succès y faisaient la file pour auditionner auprès du maître.

Coxsone a découvert les Wailers, flairé le talent de Bob Marley, qui n'avait que 17 ans lorsqu'il enregistra au milieu des années 60 les premiè-

Le fondateur de Studio One nous a quittés avec l'assurance que, grâce aux nombreux succès que les musiciens ont enregistrés sous sa direction, il ne sera jamais oublié.

res versions de ses *hits* aujourd'hui connus dans le monde entier. Lee «Scratch» Perry, légendaire réalisateur de dub et de reggae, chantait et lui servait de bras droit dès 1961. Le ska, trame sonore de l'indépendance de l'île en 1962, est né à Studio One. Les Skatalites, Jackie Mitton, Melodians, Maytals, Heptones, Alton Ellis, Ken Boothe, Dennis Brown, Marcia Griffith, Dillinger et Delroy Wilson ne représentent qu'un échantillon du talent qui émergea de son studio.

Mais avec le recul, l'oeuvre du producteur surpasse même son inventivité, son grand flair musical et son audace en affaires. Car c'est une identité culturelle jamaïcaine qui émergea alors de Studio One sous l'impulsion de son propriétaire. C'est ce que soulignait d'ailleurs le quotidien *Jamaica Gleaner* dans son éditorial de jeudi

dernier: «Implicite à cette nouvelle musique (le reggae), cette affirmation que l'on n'a pleinement comprise que plus tard: nous (les Jamaïcains) ne sommes pas que des belles plages. Nous sommes un peuple.»

Ses amis se souviendront de lui comme d'un homme posé, drôle et aimable. En janvier dernier, sir Coxsone Dodd m'avait accueilli à bras ouverts dans son bureau encombré de Studio One. Son fils était à ses côtés, tout comme son ami King Stitt, qui travaille toujours pour Studio One. Ravi de recevoir des fans, il a pris le temps de discuter avec moi de ses nouveaux projets. «Les affaires vont bien depuis que j'ai rouvert... Les gens redécouvrent mes disques et je me suis remis à enregistrer de nouveaux artistes», se réjouissait-il. J'ai fait une razzia dans l'entrepôt de vinyles au deuxième étage, Coxsone m'a griffonné une facture sur un bout de papier et, à mon départ, il m'a offert une affiche commémorative du 40^e anniversaire de Studio One.

Le premier ministre jamaïcain, P.J. Patterson, et le chef de l'opposition, Edward Seaga, ont rendu hommage à l'homme jeudi dernier. Récompensé à plusieurs reprises par l'État jamaïcain pour l'importance de son travail, reconnu dans le monde entier pour la qualité de ses productions, respecté par tous les Jamaïcains et les amateurs de reggae du monde, sir Coxsone Dodd nous a quittés avec l'assurance que, grâce aux nombreux succès que les musiciens ont enregistrés sous sa direction, il ne sera jamais oublié. Le jour même de son décès, il signait son dernier contrat de disque avec le groupe Silvertones; sa femme, Norma Dodd, a promis que Studio One poursuivrait ses activités, «ainsi que l'aurait voulu Clement».

DERNIÈRES PARUTIONS

★★★
Studio One: Ska

★★★½
Studio One: Dub
Soul Jazz Records/Fusion III

RECOMMANDÉ

★★★★
Studio One Story (CD+DVD)
Soul Jazz Records/Fusion III
Pour découvrir Studio One, ce documentaire est essentiel. Près de quatre heures d'entrevues avec Coxsone Dodd ainsi qu'avec une foule de musiciens, d'images d'archives, tout ça couplé à une trame sonore irrésistible.

ROCK Cette bête de Burdon

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Avec les Rolling Stones et les Beatles, Eric Burdon et les Animals furent parmi les premiers jeunes Anglais à s'approprier la musique afro-américaine, dans les années 60, pour la rendre acceptable à la majorité. Tombé dans l'oubli dans les années 70, le musicien réapparaît avec un nouvel album, *My Secret Life*. Nous l'avons joint dans un hôtel de Berlin. Tout le monde connaît la chanson *House of the Rising Sun*, interprétée par la voix lugubre d'Eric Burdon, soufflée par le jeu de B3 d'Alan Price. Ce succès des Animals, aux États-Unis comme en Grande-Bretagne, restera le pinacle de la courte carrière du groupe, dissous en 1967.

Leurs concerts étaient, dit-on, très chauds, leur rock piochant sans retenue dans le répertoire blues et r&b américain. Après l'aventure Animals (et une parenthèse baptisée Eric Burdon & The New Animals), le bonhomme, installé en Californie, craque pour un jeune groupe déniché dans un club. Ainsi naquit War, avec qui il a pondu quelques succès (dont l'incendiaire *Spill the Wine*) avant de quitter le groupe deux ans plus tard, en 1971.

Un horaire chargé

La légende du rock ne semble pas dans son assiette au bout du fil. La voix est rauque, le ton grave. Ça va, Mister Burdon? «Un peu fatigué, laisse-t-il tomber. Je travaille fort ces temps-ci, mon horaire est chargé pour la promotion de ce nouvel album...»

Eric Burdon, qui a presque 60 ans, a l'air d'un vieux malcommode. Il chiale et rechiale, sans toutefois être désagréable. On lui coupe le sifflet.

Le titre de votre album est fort à propos, puisqu'on n'a pas eu de vos nouvelles depuis l'un de vos derniers albums solo à avoir attiré l'attention des mélomanes, en 1976? Burdon répond d'un air détaché: «Pourtant, je n'arrête pas de donner des concerts depuis 20 ans... Quant au titre, poursuit-il, c'est d'abord ce-



PHOTO FOURNIE PAR JUSTIN TIME

La légende du rock, Eric Burdon, aura bientôt 60 ans.

lui d'une chanson de Leonard Cohen que je reprends. Je me suis dit que ça ferait un bon titre d'album.»

De toute évidence, *My Secret Life* est un hommage aux racines du rock, à la musique *black* américaine qui a guidé Burdon tout au long de sa carrière musicale: «J'ai côtoyé Otis Redding, j'étais en studio lorsqu'il a enregistré *Sittin' on the Dock of the Bay* et *Satisfaction*...»

«Avec les Animals, au début, ça n'a pas été facile de faire accepter cette musique, poursuit-il. Et nous croyions vraiment que nous étions les seuls *kids* à faire cette musique, alors que ça marchait ailleurs, notamment à Londres avec les Stones...»

Au-delà de la musique, le jeune Burdon a été sensibilisé à la condition des Noirs de l'époque. Sa première copine était Noire. Il avait 16 ans. «Et ce n'est pas comme s'il y avait beaucoup de Noirs dans mon coin! C'était difficile pour eux à cette époque. Je me souviendrai toujours de cette soirée où nous donnions un concert à Memphis. C'était le lendemain de la séance de studio avec Otis Redding: nous nous rendions à la salle de concert et, en chemin, nous avions croisé des gens du KKK...»

Le nouvel album de Burdon — album sur lequel il chante mieux que jamais — doit tout à ses influences

musicales: «C'est en effet un hommage à toutes ces musiques qui m'ont influencé, un hommage à l'histoire de la musique pop. Mais un disque nostalgique? Pas vraiment.»

Désolé de vous contredire, mais vous évoquez, sur la première chanson de l'album (*Once Upon a Time*), le bon vieux temps avec John Lee Hooker, Otis et Marvin Gaye... «Mais ils étaient les maîtres! *The best of the best!*»

My Secret Life, premier album de matériel original à paraître en plus de 20 ans, est lancé sur un label allemand «parce qu'en Angleterre, ils ne s'intéressent plus à moi, grogne-t-il. Ils sont tellement obnubilés par le *fashion* dans ce pays-là.»

Ce pays où il remet rarement les pieds, pour des questions de fisc semble-t-il... Faut dire aussi que ce n'est pas toujours évident de travailler avec vous, Mister Burdon. Vos prises de bec, avec les membres des Animals ou avec War, ne sont-elles pas légendaires? «J'aime pas qu'on me fasse chier! répond-il du tac au tac. Je ne veux plus rien savoir des musiciens de War ou d'Alan Price (organiste des Animals, mouture originale). Nous avons déjà fait un Animals Reunion Tour et ça a été la pire expérience professionnelle de ma vie. J'ai vraiment manqué de jugement à ce moment-là...»

Mort du guitariste de jazz Barney Kessel

AGENCE FRANCE-PRESSE

Le guitariste de jazz Barney Kessel, 80 ans, est mort jeudi dans sa maison de San Diego des suites d'une longue maladie. Excellent soliste, Barney Kessel avait travaillé avec Charlie Parker, Billie Holiday et Art Tatum.

Atteint d'une tumeur au cerveau, il ne jouait plus depuis une attaque cérébrale survenue en 1992.

Né le 17 octobre 1923, Barney Kessel a notamment participé au film *Jammin The Blues* (1944) produit par Norman Granz et a joué dans des grands orchestres swing.

Il était très demandé pour des séances de studio, des concerts, et des tournées dont celle du Jazz at The Philharmonic. Il a joué avec les artistes les plus renommés.

Le dimanche
16 mai 2004
à 16h00

DIRECTION JEAN COUSINEAU et MARIE-CLAIRE COUSINEAU

Les Petits Violons

Terroirs
Jean Cousineau

Petite suite
Claude Debussy,
orchestration de
Jean Cousineau

Quatuor K 590
W. A. Mozart

Suite Capriol
Peter Warlock

De la France au Québec
Jean Cousineau

Trois pays
Jean Cousineau

Suite que leu leu
Jean Cousineau

SALLE pierre-mercure
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

300, boul. de Maisonneuve Est
Berri-UQAM

Admission: 20,00 \$
Age d'or: 15,00 \$
Étudiants: 15,00 \$
Sièges réservés
Billetterie: (514) 987-6919

Hydro Québec

HORAIRES DE CINÉMA LES JEUDIS ET SAMEDIS

DANS
LA PRESSE

NOS CRITIQUES

ARTS ET SPECTACLES

LES UNS ET LES AUTRES

Une perle d'actrice

En deux films, *Lost in Translation* et *La Jeune Fille à la perle*, Scarlett Johansson s'est imposée, en beauté et avec talent, parmi les jeunes actrices incontournables de Hollywood, note *Studio*, qui a fait le point avec elle sur sa carrière.

Q Vous êtes-vous identifiée au personnage soumis de *La Jeune Fille à la perle* ?

R Comme celui de Charlotte dans *Lost in Translation*, le rôle de Griet m'a vidée. Dans le film, je joue une jeune femme plus mature et moins extravertie que je ne le suis dans la vie. J'étais loin du personnage, même si je pouvais comprendre aisément son sentiment d'être perdue au milieu de personnes familières... Dans *La Jeune Fille...*, je devais être encore plus retenue, totalement maîtrisée, et c'était

souvent douloureux. Je me souviens d'une pause déjeuner, après que l'on eut tourné la scène où Vermeer (Colin Firth) gifle sa femme. Moi, qui suis une servante et appartiens à la classe « inférieure », je ne devais ni bouger ni parler. J'en avais la nausée, comme si cela s'était réellement produit et que je n'avais rien pu faire. Je me suis sentie misérable et j'avais très envie d'être dorlotée, consolée...

Q D'où vient votre vocation ?

R J'ai voulu être actrice dès l'âge de 3 ans. J'ai grandi à New York. Mon père est architecte, ma mère était femme au foyer et nous élevait, mes soeurs, mes frères et moi, avant de déménager à Los Angeles, où elle est devenue productrice. Elle est folle de cinéma et m'a transmis sa passion... Mais ne croyez pas que ma mère soit une de ces hystériques refoulées, qui poussent leur enfant sous les projecteurs. L'envie vient de moi...



Scarlett Johansson

ZOOM



Monica Bellucci

« Je vis à Londres. J'aime bien. Je peux me promener dans la rue et on me fiche la paix. En France, en Italie, je suis sous pression. Vincent (Cassel) veut vivre au Brésil. Pourquoi pas ? Je peux vivre partout avec le métier que je fais. Je change tout le temps d'endroit, de ville, de gens, de langue. Je passe deux ou trois mois par-ci, par là. Pour moi, c'est normal, je suis habituée. Les gens ont tendance à se créer des petits cocons dans la vie pour se protéger. Avec ma vie, ce n'est pas possible. Alors j'ai fait des points d'ancrage dans ma tête ; j'ai Vincent, ma famille, mes amis, mais ils ne font pas partie de ma vie quotidienne. Ma vie, je la vie seule. »

Paris Match

The Rock s'explique

Sans qu'il ait à se prendre vraiment pour un autre, les comparaisons viennent naturellement lorsqu'il est question de **Dwayne Johnson**, alias **The Rock**. « Prendre la place d'**Arnold Schwarzenegger** ou de **Bruce Willis** n'a jamais été mon but conscient, a-t-il pourtant confié au magazine *Première*. Le genre de rôles que je choisis provoque sans doute cette comparaison, tout comme le cameo d'Arnold au début de *Bienvenue dans la jungle*. La comparaison me flatte vachement. (Dans son autobiographie, *The Rock Says*, il l'a écrit noir sur blanc : *The Rock pourrait devenir le prochain Arnold Schwarzenegger, mais en plus beau.*) Qu'est-ce que j'étais pompeux ! J'ai écrit ça bien avant de commencer à tourner des films, et maintenant, ça me revient en plein dans ma grande gueule ! »



Dwayne Johnson

Retour des Stooges

Les frères **Farrelly** (**Peter** et **Bobby**) vont faire renaître les **Three Stooges** à l'écran ; ils entendent confier le rôle de **Larry** à **Sean Penn**, celui de **Curly** à **Jack Black**, et celui de **Moe** à **Benicio Del Toro**. Dès la première scène du film, quelqu'un lance à partir d'une auto en marche un sac qui atterrit sur le porche d'un orphelinat. Un reli-

gieuse ouvre le sac et un enfant qui en émerge lui flanque une retentissante gifle. Les Stooges n'auraient pas fait mieux (ou pire).

Cassel en Mesrine

Après *Ocean's Twelve*, la suite d'*Ocean's Eleven*, et *Babylon Babies*, **Vincent Cassel** incarnera le rôle-titre de *Mesrine*, de **Barbet Schroeder** ; le film sera divisé en deux

longs métrages adaptés de *L'Instinct de mort* et *Coupable d'être innocent*, deux romans autobiographiques de **Mesrine**. Il retrace la vie de cet ennemi public numéro 1, de son retour d'Algérie dans les années 60 à sa mort sous les balles de la brigade antigang en 1979

En trompe-l'oeil

Jim Uhis, le scénariste de *Fight Club*, est en train d'écrire une nouvelle adaptation d'un roman de **Josephine Tey**, *En trompe-l'oeil*, déjà porté à l'écran en 1963. **Ben Affleck** y jouera le rôle d'un frère aîné que toute la famille croyait mort et qui réapparaît soudainement à la mort du père pour réclamer sa part d'héritage.

Le Hollywood de Costner

Kevin Costner n'a pas Hollywood en très haute estime. « C'est un lieu plein de confusions et de contradictions. On y valorise ce qui compte le moins et l'on y dévalue ce qui devrait être important, a-t-il confié au magazine *Ciné Live*. On n'a aucun respect pour ce qui ne rapporte pas d'argent et les autres pays se sont mis au diapason. Il suffit qu'un film soit épinglé comme

échecici pour que le monde entier s'en fasse l'écho et juge ses qualités en fonction de ces critères tendancieux. Je trouve ça déplorable. À cause du succès phénoménal de deux récentes trilogies, vous pouvez être certains que les studios sont en train de chercher frénétiquement n'importe quelle histoire susceptible de se décortiquer en trois volets. Peu importe que ça ne soit pas approprié. »

EXPRESS

Sylvain Chomet s'est attaqué à l'écriture de son nouveau long métrage d'animation. Nom de code : *Barbaco*. Au moins aussi déliant que ses *Triplettes de Belleville* sur le papier, *Barbaco* raconte l'histoire de l'échappée des animaux du jardin des Plantes. Parties se dégourdir les pattes dans le Paris de 1870, les bêtes sont rattrapées par quelques enfants trafiquants d'animaux... **Catherine Breillat** feuillette ses classiques du XIX^e siècle. Sa cible n° 1 : *Une vieille maîtresse*, de **Barbey d'Aurevilly**, ou les malheurs d'une femme qui voit son époux ensorcelé par un laideron épagnol. Adaptation suivante : *La Fille aux yeux d'or* de **Balzac**, romance et crime passionnel entre un dandy parisien et la belle Paquita... Qu'advient-il de **Michelle Pfeiffer** ? Eh bien, elle devrait être la vedette d'un remake de *Témoin à charge*, tiré d'un roman d'**Agatha Christie** ; elle reprendrait ainsi le rôle tenu, en 1957, par **Marlene Dietrich**...

Movieline, Première, Film Review

voilà! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

THÉRÈSE PARIEN
COLLABORATION
SPÉCIALE

18H 35
CINÉMA: REVIENS-MOI
Un architecte s'éprend d'une serveuse sans savoir que c'est à elle qu'on a transplanté le coeur de sa défunte femme... Avec **David Duchovny** et **Mimi Driver**.

18H30 2
DÉCOUVERTE: LES DERNIERS PAPILLONS MONARQUES
Chaque automne, les papillons monarques entreprennent un voyage de 5000 kilomètres pour passer l'hiver dans le Sud, mais cette migration est désormais menacée...

18H30 10
L'ÉCOLE DES FANS
Charles Laforont reçoit **Nicola Ciccone**.

19H 22
ABC SPECIAL
PRESENTATION: HARRY POTTER AND THE SORCERER'S STONE
Une version allongée du film *Harry Potter*, ponctuée d'entrevues avec ses jeunes vedettes.

19H 40
LE GRAND RÉCHAUFFEMENT
Dernier épisode de cette série documentaire: on propose des solutions pour sauver notre planète.

20H 10
CINÉ-DIMANCHE: COUP DE FOUDRÉ À NOTTING HILL
Un libraire et une star de cinéma tombent en amour après plusieurs rencontres imprévisibles. Avec **Hugh Grant**, **Julia Roberts** et **Rhys Ifans** dans un petit rôle délicieux.

20H30 35
MOI, MA MÈRE...
Émission spéciale d'une heure enregistrée au Théâtre Plaza pour la fête des Mères. **Ginette Reno** ouvre le bal en chanson, suivie de **Martin Deschamps**, **Ima**, **Serge Postigo**, **Daniel Lavoie**, **Nanette Workman** et **Nicola Ciccone**. **Garou**, **Guy A. Lepage**, **Francine Ruel**, **GuyLaine Tremblay**, **Chantal Lamarre**, **Marc Labrèche** et **Marina Orsini** parlent de leur mère... Animation: **Alain Dumas**.

	CANAUX	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	VD	VDO	
SRC	2 (9) 13	Le Téléjournal	Découverte / Les Derniers Papillons Monarques			IL DUCE CANADESE - LE MUSSOLINI CANADIEN avec Tony Nardi, Marina Orsini (2/2)				Le Téléjournal	Les Planètes	L'OMBRE... (2)	4	4		
	4 (7) 8 (10)	Le TVA 18 heures	L'École des fans / N. Ciccone	Juste pour rire - Gala		COUP DE FOUDRÉ À NOTTING HILL (4) avec Hugh Grant, Julia Roberts				Le TVA / Loteries (22:45)	Surprise... (23:12)	Pub (23:42)	7	7		
TVA	15 (17) 24 (45)	Cultivé et bien élevé	La Poudre d'escampette	Les Grands Documentaires / Créatures du Pantalan		Boston Public				JUSQU'AU COEUR (4) avec Robert Charlebois, Claudine Monfette			LES CONVOYEURS ATTENDANT (4) avec Benoît Poelvoorde, Morgane Simon (22:42)		8	8
	16 (30) 35	REVIENS-MOI (4) avec David Duchovny, Minnie Driver	Moi, ma mère... / Ginette Reno, Martin Deschamps		AUSSI PROFOND QUE L'OcéAN (5) avec Michelle Pfeiffer, Treat Williams				Le Grand Journal (23:45)			5	5			
TQS	12	News	E.T.	Team Spirit: The Jordin & Terence Tootoo Story		Cold Case		Law & Order: Criminal Intent		the eleventh hour		CTV News	News	11	11	
	8	News											45	61		
CTV	6	Hockey / Flames - Sharks (16:00)	The Tootoo Brothers		BILLY ELLIOT (4) avec Jamie Bell, Julie Walters				Sunday Report	Last Chapter		...Reflections	13	13		
	22	ABC News	Homeowner	HARRY POTTER & THE SORCERER'S STONE (4) avec Daniel Radcliffe, Rupert Grint				Beautiful...		Pub		22	22			
ABC	3	News	CBS News	60 Minutes		Survivor: All-Stars / Dernière				Survivor: All-Stars Reunion		News	...Raymond	21	21	
	5	News	NBC News	Dateline NBC		Law & Order: Criminal Intent		Crossing Jordan		...Machine		18	23			
NBC	33	Outdoor...	...Wildlife	Story of Mothers & Daughters		Nature / Seedy Side of Plants		Masterpiece Theater / Prime Suspect (2/2)		ANGEL ON MY SHOULDER (4)		43	64			
	57	BBC News	Wall Street	Classic Gospel						BBC News	TRADING...	46	24			
PBS	A&E	... (17:30)	Makeover...	Martha Stewart: Recipe for Ruin		Biography / Mothers & Daughters in Tinseltown		Airline		Family Plots		73	39			
	ARTV	Passion...	...de scène	Relais...	Visite libre	Viens voir les comédiens		Thema: Dali / Salvador Dali		BABAOUO avec Hugo de Campos (22:25)		31	31			
BRAV	CD	Keanu Reeves: Journey to...	Arts & Minds	Like Mother	Double Portrait		WORKING GIRL (4) avec Melanie Griffith, Harrison Ford				COUSIN... (4)		72	34		
	CS	Groupe sanguin	Le Grand Réchauffement		Docu-d / ...armes à feu		Sans détour / Armoires à glace		Danger dans les airs		Les dessous des poursuites...		20	20		
DISC	CS	Bilan du siècle	La santé autrement	Le Cégep...		NASA Educational File		Centre... de l'automobile		Entre l'arbre et l'école		Kindergarten	Le Monde...	47	26	
	DISC	2004 Westminster Kennel Club Dog Show / Se poursuit jusqu'à minuit.														
EVC	EV	Vidéo Guide	Roue de...	La Route...	...plongée	Maeva	...le spa	Itinéraire de rêve / Début		Repères	Pilot Guides		23	51		
	FC	... (17:56)	... (18:20)	... (19:10)	King (19:35)	Honey, I Shrank the Kids		BABY BOOM (5) avec Diane Keaton, Sam Shepard				TERMS OF... (4) (23:04)		67		
FOX	GBL-Q	Global News	Global Sunday	The Simpsons	Malcolm...	Survivor: All-Stars / Dernière		Survivor: All-Stars Reunion		Global Sunday	Global Sports	3	3			
	HI	Trouvailles & Trésors	Fidèles aux postes	Tournants... / Midway		Légendes du hockey		IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST (1) avec Charles Bronson				25	53			
HIST	LIFE	History's Courtroom	Panorama: The Gulf War	World in Celebration...		FIRST MONDAY IN OCTOBER (5) avec Walter Matthau				The Sea Hunters		49	47			
	MMAX	Style Star	Fashion File	Adoption...	Little Miracles		When Mom's Coming Home?		Switched at Birth		Little Miracles		71	29		
MP	MTL	Stars &...	L'Amour à...	Nostalgia / The Doors		Musicographie / My Way		Week-end de stars / Frank Sinatra		Musicographie / My Way		32	48			
	NW	Bécosse...	Dans la peau...	Babu à bord		ConcertPlus / Andrée Watters		Viva la Bam	Groulx Luxe	Pauvres Filles!	Les Jeunes...	Vidéo Clips	30	30		
RDI	MTL	Ya Sou	Mizik	60 Minutes		...libanais	...arménien	Jase Cafe	...Vietnam	À communiquer		Teleritmo	14	14		
	RDI	BBC News	CBC News	For your Eyes only		>play Special		Sunday Report	Venture	Original Kin: Annie Ong	Hot Type Special		48	25		
S+	RDS	Second Regard	Le Téléjournal	Le Journal RDI	La Part...	Zone libre / La Torture...		Le Téléjournal	Le Point	5/5	Le Journal RDI		La Part...	19	19	
	SHOW	Doc	Amy	Le Caméléon		L'Empreinte du crime		Au nom de l'amour		L'Oeil du crime		24	52			
SPA	SHOW	Prime Suspect	ESCAPE FROM THE NEWSROOM avec Peter Keleghan				Trailer Park Boys		Mind of... (22:04)		Is Harry on the Boat? (22:45)		40	40		
	SPA	Relic Hunter	V	Star Trek: Enterprise		MILLENNIUM (5) avec Kris Kristofferson, Cheryl Ladd				... (23:15)		32				
SPN	TFO	Soccer / Spanish Primera Liga	Baseball / Phillies - Diamondbacks				Sportsnetnews		World Sport		38	38				
	TFO	Au max	Volt	Panorama	Chroniques	Super Plantes / Des graines...		LE CHÂTEAU DE MA MÈRE (3) avec Julien Ciamaça		Affaires...		Profils				
TLC	TSN	In a Fix	Trading Spaces: Family				In a Fix		Faking it		Trading Spaces: Family		39	27		
	TSN	Sportscentre	That's Hockey...	World Hockey / La finale: équipes à confirmer				Sportscentre		Tennis		28	28			
TTF	TV5	Bugs...	...le meilleur	Silverwing	Dilbert	Bugs Bunny and Tweety		Les Simpson	Futurama	South Park	Downtown	Les Simpson	Futurama	34	45	
	TV5	L'Aventure...	SO.D.A.	Journal FR2	Portrait...	Campus		L'Esprit...		Le Journal	Kiosque	Bibliotheca		15	15	
TVO	VIE	It's a Living	...Jungle	Vox	RenegadePress	The Corporation		Person 2...		Film 101		74	56			
	VIE	Interventions Miracles	Décore ta vie	Métamorphose	Grand Ménage	...la cigogne	Guy Corneau... toute confiance	C'est pourtant vrai		Éros et Compagnie		35	44			
VOX	VRAK	... (17:30)	Jouez...	À l'heure de Montréal OU Hockey		Parole et Vie	Doc Lapointe (sous réserves)	Ma maison (sous réserves)		Des valeurs à vivre		Sur la colline	9	9		
	VRAK	Edgemont	Loup-garou	Smallville	Gilmore Girls		Caitlin Montana				16	16				
YTV	Z	... (16:00)	Fries with...	YTV's Hit List	Mental Block	Girlz TV	...Hunters	Timeblazers	...Scholars	2030CE	Breaker High	Ready or not	44	18		
	Z	Mutant X	Cour à "Scrap"	Robots Wars		Métal hurlant		Fastlane		Les Chroniques du paranormal		26	54			
CANAUX	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	VD	VDO		

MUSIQUE

Turp: l'accent sur l'allemand

CLAUDE GINGRAS

La Société musicale André-Turp, spécialisée dans l'art vocal et les récitals de chanteurs, présentera six programmes dont cinq consacrés au lied (c'est-à-dire la mélodie allemande) au cours de sa prochaine saison, qui sera sa septième.

Le programme d'ouverture, le 19 septembre, sera centré sur le bicentenaire d'Éduard Mörike et les lieder que ses poèmes ont inspirés à Brahms, Schumann, Wolf, Reger et Othmar Schoeck. Quatre chanteurs, dont Shannon Mercer et Michèle Losier, participeront au concert.

Comme chaque saison, la Société présentera dans leurs débuts ici quelques chanteurs étrangers déjà connus par le disque. Il s'agit cette fois de la mezzo argentine Bernarda Fink et du ténor Jan Kobow et du baryton Christian Gerhaher, tous deux d'Allemagne. On entendra ceux-ci dans Schubert et Schumann respectivement.

D'Allemagne encore, bien qu'en partie Montréalaise, la soprano Ingrid Schmithusen donnera un programme centré sur la Vierge Marie. Une pièce du Montréalais Jean Lesage sera créée à cette occasion. Enfin, le baryton canadien Russell Braun chantera le cycle *Winterreise* de Schubert dans la nouvelle instrumentation de Normand Forget.

Les concerts du soir sont devancés d'une demi-heure (19 h 30 au lieu de 20 h) ; ceux du dimanche après-midi sont maintenus à 15 h. Par ailleurs, une autre salle, Claude-Champagne, s'ajoute aux Pollack et Redpath de McGill où Turp oeuvre déjà. Enfin, toutes les activités pédagogiques (conférences, master-classes, tables rondes) auront désormais lieu au Café d'Art vocal de la société (1223, Amherst).

Les conférences seront données par Richard Turp et Pierre Vachon, récemment reçu docteur en musicologie ; les master-classes, animées par les accompagnateurs des chanteurs.



PHOTO GUY DELAHAYE, FOURNIE PAR L'USINE C

Rugissant, haletant, implorant, racolant, dansant, Denis Lavant exprime en une heure 40 tous les pôles de l'expérience humaine, par les mots et par le corps.

THÉÂTRE

Lavant va jusqu'au bout de *La Nuit...*

EVE DUMAS
CRITIQUE

Plusieurs l'ont déjà vu crever l'écran, avec son magnétisme quasi animal. Denis Lavant, qui brûlait les planches en France bien avant de se faire consacrer par le cinéma, se révèle une véritable bête de scène. L'expression n'est pas trop forte pour qualifier l'acteur dont le jeu déployé dans *La Nuit juste avant les forêts* est tout simplement renversant.

Le premier texte de Bernard-Marie Koltès, écrit en 1977, est encore une fois servi par une grande virtuosité. On n'imagine pas, au demeurant, qu'un comédien médiocre

ose s'essayer à ce monologue composé d'une seule longue phrase de 63 pages. Sous la direction de Brigitte Haentjens, James Hyndman nous avait pris aux tripes avec sa bouleversante interprétation de la pièce, qu'il a donnée près d'une centaine de fois. Le comédien français nous en livre maintenant une version particulièrement inquiétante. Rugissant, haletant, implorant, racolant, dansant, il exprime en une heure quarante (Hyndman livrait le texte tout d'une traite en 45 minutes) tous les pôles de l'expérience humaine, par les mots et par le corps.

Cloué à un coin de rue, sous les torrents de pluie qui s'abatent sur lui, l'homme de *La Nuit* accoste un passant dans l'espoir d'établir un contact humain. Certes, il cherche

une chambre pour la nuit, mais ce n'est pas que ça. Certes, il veut se vider le cœur, mais ce n'est pas que ça non plus. C'est la véritable communication, celle qui rime avec communion, que cherche cet être esseulé. Vous savez, ce n'est pas toujours celui qui aborde qui est le plus faible, dira-t-il en substance à un moment de son long monologue. En effet, on ne saurait accuser de faiblesse cet homme qui se livre sans pudeur à un parfait inconnu, qui essaie de vivre autrement, sans travail, sans maison, sans compromis et qui se relève après chaque coup encaissé, et dieu sait qu'il en a encaissé.

Cet interlocuteur muet, qu'il tutoie mais vers lequel il lève les yeux, demeure une entité abstraite dont l'identité ne se fixe jamais, à la manière d'un Godot. Quant au narrateur, qui nous livre en pâture toutes sortes d'histoires et d'anecdotes personnelles, il demeure au final une créature énigmatique, figure emblématique de la grande solitude humaine que Koltès a si souvent exprimée dans ses pièces. S'il est seul sur scène, Denis La-

vant est appuyé par une équipe forte, dirigée par le metteur en scène Kristian Frédéric. Le comédien, trempé de la tête au pied, est confiné à une petite plateforme sombre déposée dans la grande boîte noire de l'Usine C. Le bédéiste Enki Bilal, qui y est sans doute pour quelque chose dans l'atmosphère apocalyptique se dégageant du spectacle, a imaginé un bout de trottoir crevassé, difficilement praticable. Il a aussi conçu l'armure d'« exécuteur » que porte Denis Lavant. À mesure que la pièce avance, le comédien en arrache des morceaux, jusqu'à se retrouver nu comme un nouveau-né, recouvert de glaise et fin prêt pour son entrée dans la forêt.

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS de Bernard-Marie Koltès. Mise en scène: Kristian Frédéric. Scénographie: Bruno Lahontaa et Kristian Frédéric. Décors et costumes: Enki Bilal. Son: Nicolas Barrillot. Une production de la compagnie Lézards qui bougent, de Bayonne, présentée à l'Usine C dans le cadre du Festival international de la littérature. Jusqu'au 15 mai.

SPECTACLES

CINÉMAS INDÉPENDANTS
CANNES INTERNATIONAL ADVERTISING FESTIVAL 2003
Cinéma du Parc (3): 15h15, 19h10.
CE QU'IL RESTE DE NOUS
Cinéma Parallèle: 17h, 19h05.

CORPORATION (THE)
Cinéma du Parc (1): 15h45, 18h30, 21h15.
Cinéma Parallèle: 14h, 21h.

DANS UNE GALAXIE PRÈS DE CHEZ VOUS
Cinéma Beaubien: 14h30, 19h30, 21h40.

FACE CACHÉE DE LA LUNE (LA)
Cinéma du Parc (3): 17h05.

FESTIVAL DU FILM JUIF DE MONTRÉAL
Cinéma ONF.
Renseignements: (514) 448-5610.

INCOMPARABLE MADEMOISELLE C. (L')
Cinéma Beaubien: 11h, 13h30, 17h.

INVASIONS BARBARES (LES)
Cinéma du Parc (2): 15h30.

MONICA LA MITRAILLE
Cinéma Beaubien: 12h, 16h45, 19h15, 21h45.

MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN
Cinéma Beaubien: 11h30, 16h30, 21h15.
Ex-Centris: 14h15, 21h30.

NI ROSE, NI BLEU
Cinéma Beaubien: 14h, 19h.
SADDEST MUSIC IN THE WORLD (THE)
Ex-Centris: 15h15, 17h15, 19h20, 21h25.

DANSE
SALLE W.-PELLETIER DE LA PLACE DES ARTS
Joe, de Jean-Pierre Perreault: 16h.
TANGENTE (840, Cherrier)
Respiro, de Gioconda Barbuto: 16h.

MUSIQUE
CHRIST CHURCH CATHEDRAL
Choeur Musica Orbium.
Dir. Patrick Wedd.
Brahms, Durufle, Monteverdi: 19h30.
ÉGLISE DU SAINT-NOM-DE-JÉSUS
Petits Chanteurs du Mont-Royal. Dir. Gilbert Patenaud. Janequin, Charpentier: 15h.
CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR
Frank Lévy, pianiste.
Schubert, Beethoven, Brahms: 15h30.
POLLACK HALL DE L'UNIVERSITÉ MCGILL
Concours de Musique du Canada: concert bénéfice: 19h.

CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS
Manelli Pirzadeh, pianiste. Pro Musica: 11h.

REPRÉSENTATION SPÉCIALE AUJOURD'HUI À 14h



KATE HUDSON

AIDE-NOUS HELEN.

TANTE HELEN

(Version française de *Raising Helen*)

DU RÉALISATEUR DE « LA MARIÉE EST EN FUITE » ET « LE JOURNAL D'UNE PRINCESSE »

TOUCHSTONE PICTURES et REGENCY PICTURES présentent THE HILTON MANVILLE FILMS / ASION AMERICA en collaboration avec GARY MARSHALL, KATE HUDSON, JOHN CORRETT, JUAN CARLOS « TANTE HELEN » HANSEN, PATRICK SPENCER, BREZIL, HELEN HANSEN, SPENCER DANNY SULLY avec JOHN DENNEY, coproducteurs TODD LEBERMAN, KAREN STROHOLT, coproducteurs GARY JONES, MARIE BOUCE GREEN, JAC... PRODUITS STEVEN JORDAN, PRODUCTEURS CHARLES WINSKY, AS... PRODUITS MARCO SCHWEN, ELLEN H. SCHWARTZ, PROD. DAVID FOREMAN, ASION AMERICA, avec PATRICK J. LEFTON, BETH HIGAZO, avec JACK ANIEL & MICHAEL BECKER, avec GARY MARSHALL

VERSION FRANÇAISE
FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ MEGA-PLEX*GOUZZO PONT-VIAU 16 ✓ GROUPE MATHERS ST. EUSTACHE ✓ MEGA-PLEX*GOUZZO TERREBONNE 14 ✓ FAMOUS PLAYERS JACQUES-CARTIER 14 ✓ FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
AMC THEATRES FORUM ✓ FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓ MEGA-PLEX*GOUZZO TASCHEREAU 18 ✓ MEGA-PLEX*GOUZZO LACORDAIRE 16 ✓ FAMOUS PLAYERS COLISEE MONTREAL ✓ SONY DIGITAL TRIFX ✓
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
EN PROGRAMME RÉGULIER LE VENDREDI 28 MAI

« SAISSISSANT! »
Scott a toujours été un maître du style, mais il n'a jamais aussi bien réussi que cette fois-ci - ni personne d'autre peut-être.
UN DES MEILLEURS FILMS DE DENZEL WASHINGTON.



VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN MEGA-PLEX*GOUZZO JACQUES-CARTIER 14 CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO MEGA-PLEX*GOUZZO TERREBONNE 14 GALLERIES D'ARTS/ST-HYACINTHE CINÉMA ST-LAURENT GRANBY CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY
FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL MEGA-PLEX*GOUZZO TASCHEREAU 18 CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO MEGA-PLEX*GOUZZO TERREBONNE 14 CARTELLO ST-JEAN
LES CINÉMAS LASALLE 6 PONT-VIAU 16 CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUY ENCORE CINÉMAS GOUZZO STE-THERÈSE 8 CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22 MEGA-PLEX*GOUZZO LACORDAIRE 16 LES CINÉMAS GOUZZO DES SOURCES 10 MEGA-PLEX*GOUZZO SPHÈRETECH 14
FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES FAMOUS PLAYERS DORVAL CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUY
VISITEZ WWW.TRIBUTE.CA POUR LES HORAIRES

POUR LE WEEKEND DE LA FÊTE DES MÈRES, ALLEZ VOIR « LA MEILLEURE COMÉDIE ROMANTIQUE DE L'ANNÉE! »



PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
VISITEZ LE SITE WWW.TRIBUTE.CA POUR LES HORAIRES



PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
VISITEZ LE SITE WWW.TRIBUTE.CA POUR LES HORAIRES

« BRAVO! »
EBERT & ROEPER, Roger Ebert
LINDSAY LOHAN
MÉCHANTES ADOS
(Version française de Mean Girls)
MeanGirls.com
À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

ARTS ET SPECTACLES

ARTS VISUELS

À s'y méprendre



JÉRÔME DELGADO
COLLABORATION SPÉCIALE

Une galerie en apparence vide. L'impression d'une expo encore en montage. Et pourtant non, Occurrence, espace d'art et d'essai contemporains, n'a ni annulé ni repoussé l'événement annoncé. Il ne faut pas se laisser intimider par cette salle dépouillée. Entrez donc.

L'expo s'intitule *Petites pièces, grands espaces*. Plutôt, *Piezas pequenas, espacios grandes*, puisqu'elle provient du Mexique où Lili Michaud, directrice d'Occurrence, a tissé des liens solides depuis quelques années. C'est elle qui a fait venir la rétrospective consacrée au photographe centenaire Manuel Alvarez Bravo et, en contrepartie, elle y a diffusé, bien avant le *Voilà Québec en México* de l'automne dernier, plus d'un artiste québécois.



PHOTO FOURNIE PAR LA GALERIE OCCURRENCE

Lorena Pena s'est inspirée du film *Being John Malkovich* pour créer *Salida de emergencia* (*Sortie de secours*).

Petites pièces, grands espaces n'est pas pour autant un ensemble folkloriste ni un truc faisant le point sur un art national. Pas plus qu'il n'offre de l'art miniature. Les 16 univers réunis n'ont de mexicain que les noms des artistes (et encore), alors que le « petit » du titre évoque la discrétion d'une oeuvre davantage que son volume.

Il faut donc faire preuve d'un bon sens de l'observation et de beaucoup de volonté pour dénicher toutes les pièces. Comme l'écrit le commissaire Leonardo Ramirez, « la sobriété de chacune des propositions exige un effort additionnel où la possibilité de se méprendre est éminente ». Objets transparents, oeuvres mimant l'aménagement, figurines mi-

EN BREF

Dominicains entêtés

Autre expo faussement nationale, *Curador curado*, présentée à la galerie Clark, réunit trois artistes de la République dominicaine. Au-delà de lier des univers distincts (les toiles organiques de Fernando Varela, les installations kitsch de Jorge Pineda et les déconstructions visuelles de Quisqueya Henriquez), *Curador curado* met en évidence une problématique, non seulement dominicaine, mais généralisée partout dans le tiers-monde de la culture : l'absence de théoriciens prêts à jouer le rôle de commissaire (« curador »). Devant le peu de soutien à la création, les trois artistes ont pris le taureau par les cornes et ont monté cette expo avec leurs propres moyens, l'accompagnant malgré tout d'une publication soignée. Avant Montréal, ils avaient réussi à la faire atterrir dans deux musées antillais. Parmi les quelques oeuvres exposées chez nous (une petite sélection), la vidéo *El Sabor de los Estereotipos* de Henriquez se démarque par ses oppositions de formes,

textures et impressions. Au 5455, avenue de Gaspé, jusqu'au 12 juin. Info : 514 288-4972.

Des revues revampées

En l'espace de quelques semaines, deux publications québécoises se sont refait une beauté : *Esse*, revenue à son logo d'origine, et *Vie des arts*, ont eu droit à une véritable cure de rajeunissement. Ces deux revues, actuellement en kiosque, se complètent étrangement. Pour célébrer ses 20 ans (d'engagement), *Esse* consacre son 51^e numéro à l'art engagé et aux liens entre art et politique. Du cinéma « de l'indignation » aux politiques muséales, en passant par le féminisme, c'est tout un dossier qui est offert. Pour sa part, *Vie des arts* a préparé un dossier étoffé portant sur l'art et la guerre, ou comment les artistes font pour appréhender ce thème, sans nécessairement prendre position.

Jérôme Delgado, collaboration spéciale

niatures (il y en a, oui), il y a bien des façons de se faire discret. Le danger d'une expo comme celle-là, c'est qu'elle ne dépasse pas le niveau du jeu de détective. Les modestes numéros collés aux murs finissent par indiquer que, tout près, il y a matière à voir. Dès qu'on comprend cette logique, la recherche de chacun tient moins, heureusement, de l'enquête.

Reprenant l'idée du film *Being John Malkovich* de Spike Jonze, *Salida de emergencia* (*Sortie de secours*) repose sur une intrigante porte de la hauteur d'une maison de poupées. Lorena Pena a pris soin de la laisser suffisamment ouverte pour que la lumière qui en émane invite aux plus grandes rêveries. À l'instar de cette oeuvre, les petites pièces exposées dans le grand espace se valent par elles-mêmes.

Cynisme et ironie : les propositions ne se gênent pas pour provoquer. Si certaines restent sages (un « Roméo » et une « Juliette » dans un coin), celles qui se sont inspirées du lieu volent plus haut. Areti Vargas a si bien imité la forme des interrupteurs électriques que son *Enchufe* dénonce bien discrètement nos obsessions en matière de confort. Un oeil distrait ne s'en fera pas trop de l'illogisme de ce trompe-l'oeil.

Des oeuvres *in situ*, il y en a plus d'une, mais la plupart n'ont pas nécessairement été créées pour Occurrence. Elles n'en restent pas moins efficaces : *Guia blanca* (« guide blanc ») est à s'y méprendre. Avec cette pile de feuilles, Leonardo Ramirez souli-

gne les manières souvent blasées et automatiques de visiter une galerie.

Et entre ce qui n'est pas à voir, mais à découvrir par d'autres sens (*Aire acondicionado* de Victor Manuel Rivas et *Breath* de Marcela Armas et Gilberto Esparza, cette dernière rappelant les *Bounce* aromatiques de Catherine Bodmer), il y a ces choses qu'on voit et qu'on ne distingue pas.

Le cube translucide dans les airs de Francisco Ugarte, le bouchon en plastique cloué au mur par Fernando Palomar ou les plaques au sol de Lothar Muller s'avèrent tout de même un peu faciles, c'est l'ombre projetée sur une colonne par Ivan Puig qui vole la vedette. Le temps d'un instant, on croit réelle cette silhouette grandeur nature, pour finir par s'apercevoir qu'il s'agit d'une illusion, née d'une savante étude de l'endroite.

Plus d'un artiste de cet ensemble, tel ce Puig, mériterait une expo solo à Montréal. *Petites pièces, grands espaces* ne cherche peut-être pas à promouvoir une nation artistique (on n'est pas à Espacio México, ici), mais elle a le mérite de démontrer l'universalité de ces Mexicains. Et leur potentiel. Le groupe se distingue d'ailleurs par sa jeunesse (neuf sont nés après 1969, un seul avant 1966) et par ses multiples origines. À peine deux des artistes résident à Mexico, comme quoi la création est loin d'être centralisée.

PETITES PIÈCES, GRANDS ESPACES, Occurrence, 460, rue Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 5 juin. Ouvert du mercredi au samedi.

GÉNIES EN HERBE #1092

En collaboration avec Génies en herbe Pantologie Inc., gphantop@videotron.ca

A- ANNÉE 1914

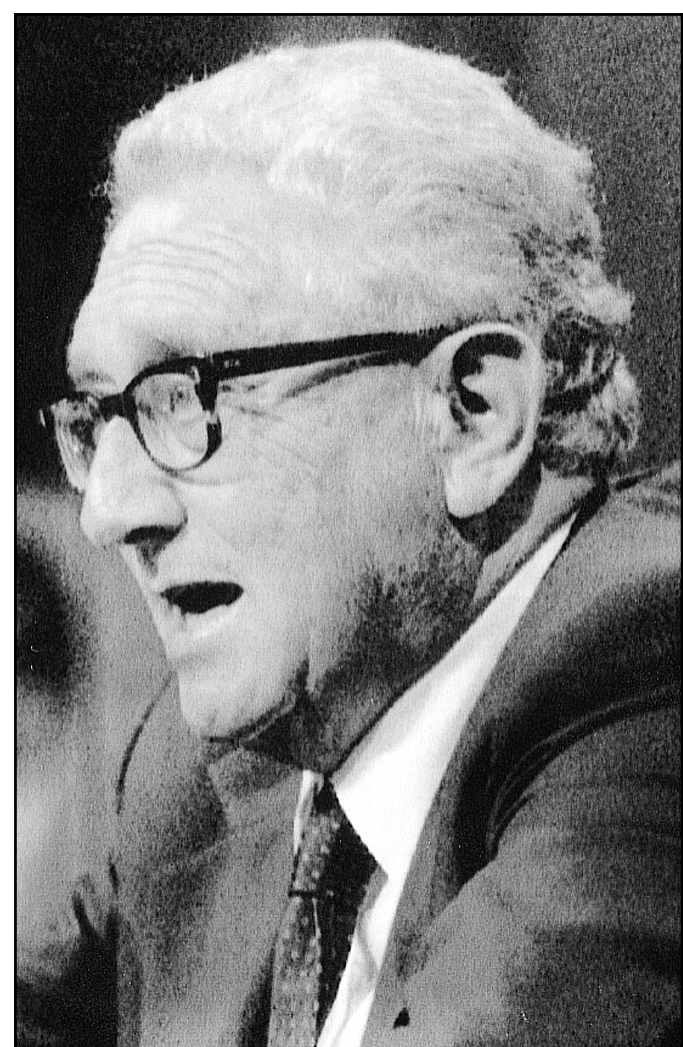
- L'assassinat de cet archiduc autrichien à Sarajevo le 28 juin 1914 met le feu aux poudres en Europe et déclenche les jeux des alliances allant mener à la Première Guerre mondiale.
- À quel type de guerre réfère la Grande Guerre, dans laquelle les fronts tenus par les deux adversaires sont jalonnés de fossés permettant au combat la circulation et le tir à ciel ouvert?
- Comment s'appelait le plan d'attaque allemand qui prévoyait de battre la France en six semaines, i.e. avant que la Russie n'ait eu le temps de se mobiliser?
- Quel canal, long de 64 kilomètres, est inauguré le 15 août et relie les océans Atlantique et Pacifique?
- Quel leader socialiste français et fondateur de *l'Humanité* est assassiné le 31 juillet en raison de son pacifisme militant?

B- DOIGT

- Comment nomme-t-on la tache blanche en forme de croissant située à la base de l'ongle chez l'humain?
- On appelle ainsi une malformation de la main lorsque les doigts sont réunis par une membrane.
- Si c'est votre petit doigt qui vous a dit la réponse à la question précédente, donnez le nom exact de celui-ci.
- On nomme ainsi une adresse manuelle ou intellectuelle, un savoir-faire ou une habileté.
- Quel adjectif réfère à ce qui appartient aux doigts?

C- ESCLAVAGE

- Quel roman de Harriet Beecher Stowe, paru en 1851, a sensibilisé l'Amérique en racontant l'histoire de l'oncle Tom, esclave sur une plantation de coton?
- Alors que la révolution française avait aboli l'esclavage en 1789, quel empereur français le rétablit en 1802?
- Au Canada, comme dans tout l'Empire britannique, en quelle année l'émancipation totale des esclaves a-t-elle été proclamée?
- Au cours de quelle guerre l'esclavage fut-il aboli aux États-Unis par l'Acte d'émancipation émis par Abraham Lincoln?
- Comment se nomme l'île située au large du Sénégal, autrefois le lieu de la traite des esclaves africains vers l'Amérique?



Secrétaire d'État américain

D- ASSOCIATIONS

Associez les mets à son pays d'origine.

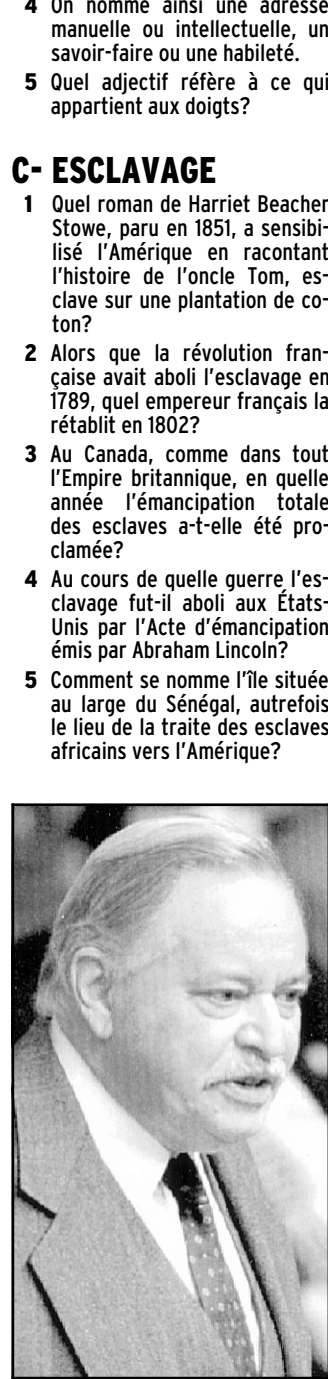
- | | |
|-------------------|------------|
| 1 Goulash | a) Espagne |
| 2 Poulet Tandoori | b) Brésil |
| 3 Paella | c) Hongrie |
| 4 Feijoada | d) Inde |

E- CHARADE

- Mon premier est une plante à fleurs apétales vivant en parasite sur les branches de certains arbres, que l'on retrouve aussi dans le titre d'une chanson de Jean-Pierre Ferland, *Feuille de ...*
- Mon second est le verbe avoir conjugué à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif.
- Mon troisième est un article défini masculin.
- Mon quatrième était au Moyen-Âge un jeune noble placé au service d'un seigneur.
- Mon tout est un comédien québécois, à la fois concepteur et vedette de l'émission *Un gars, une fille*.

F- PENSER

- Ce mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français du 17^e siècle, nous a laissé ses *Pensées*, qui sont en réalité des fragments de son oeuvre non achevée, *Apologie de la religion chrétienne*.
- C'est le terme employé pour indiquer ce que l'on peut imaginer ou concevoir.
- Quel proverbe signifie qu'il faut mûrement réfléchir et penser avant de se prononcer sur un sujet quelconque?
- Quelle expression anglaise désigne un groupe d'experts engagés dans la recherche et/ou la résolution d'un problème?
- Quelle expression française se rapporte à une indication destinée à rappeler une tâche à accomplir?



Politicien québécois

G- HENRI/HENRY

1 Cet *Henry* a été Secrétaire d'État américain de 1973 à 1977 et l'un des principaux artisans du *triangle stratégique* entre les États-Unis, l'URSS et la Chine.

2 Marié à Catherine d'Aragon, ce roi anglais provoqua un schisme lorsque le Pape refusa d'annuler son mariage avec elle. Il eut par la suite cinq autres femmes et se proclama chef suprême de l'Église anglicane.

3 Ce prince portugais du 15^e siècle fut l'instigateur des voyages d'exploration sur les côtes africaines.

4 Ce roi français, ayant régné de 1589 à 1610, était un des chefs du parti calviniste avant sa conversion à la religion catholique. Il émit l'Édit de Nantes accordant la liberté de conscience et rétablissant la paix religieuse à l'intérieur du Royaume, et compta comme principal conseiller Sully.

5 Ce petit-fils de Louis-Joseph Papineau était un fervent nationaliste canadien-français et fonda en 1910 *Le Devoir*.

H- IDENTIFICATION PAR INDICES

- Homme politique québécois né à Montréal en 1930.
- Il a étudié aux HEC de Montréal, à l'Institut d'études politiques et à la Faculté de droit à Paris et à la London School of Economics en Angleterre.
- Professeur aux HEC durant quinze ans, il a dirigé plusieurs ministères (Revenu, Finances, Institutions financières et Coopératives, etc.) sous le gouvernement Lévesque.
- Il a été élu chef du Parti québécois en 1988 et Premier ministre du Québec de septembre 1994 à janvier 1996.

LA GRILLE THÉMATIQUE

de Michel Hannequart/www.hannequart.com

LES MONNAIES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

9 mai 2004

T1037

HORIZONTALEMENT

- Monnaie du Nicaragua - Argent.
- Monnaie de la Norvège - A cours au Maroc - Style d'improvisation vocale.
- Peut être monétaire - Somme d'argent mise en réserve - Marque la surprise.
- Courroie - Faire payer un prix excessif - Grands paniers plats.
- Unité monétaire du Cap-Vert - Prêt consenti par une banque.
- Au bas de la page - Qui a les genoux tournés en dedans - Alcootiques Anonymes.
- Spectacle oriental - Ville de Mésopotamie - D'avoir - Dynamisme.
- Se prend avant de sauter - Personne qui cherche à nuire à une autre - Se dit au tennis.
- Qui provient - C'est-à-dire - Convoiter la richesse d'autrui.

- Ornement architectural - Il a connu le Déluge - On en fait des lingots - Rend plus attrayant.
- Terme de scout - Choses de grande valeur - Prénom de Capone.
- Il y en a dans la bière - Produit métallique dont est fait la plupart des pièces de monnaie - Lettre grecque inversée.
- Lieu où on peut trouver refuge - Éminence - La lire y circulait.
- Devient chétif (v. pr.) - Avait des drachmes dans les poches - Au milieu du visage.
- Monnaie d'Extrême-Orient - Ouvertures d'un violon - Profite de quelqu'un.

VERTICALEMENT

- Unité monétaire principale de l'Islande - Petites offrandes.
- Frère à fleurs blanches - Monnaie du Venezuela - Tellure.

- Sur une des faces des pièces de monnaie canadienne - Résine malodorante - Profit.
- Anciennes monnaies - A cours dans plusieurs pays d'Amérique latine.
- Poème mis en musique - Page d'un journal - Hawaii en compte plus d'une.
- Bismuth - Unité monétaire principale de l'Équateur - Faites de vive voix.
- Grande quantité - Plante à fleurs pourpres.
- Lampe à incandescence - Un article au pays du flamenco - Mère des Cyclopes.
- Laissé à titre de garantie - Dans le plus simple appareil - Saules.
- Commence à exécuter - Elle est parfois démontée - Sens moral personnel.
- Riche - Argent - Cette chose-là.
- En matière de - Froissé - Cambrioler.
- Le franc CFA y circule - Égalité de change de deux monnaies - Les USA y ont un droit de veto.
- Ver solitaire - Monnaies divisionnaires française.
- Marque une liaison - Monnaie de la Grèce antique - Argent.

■ SOLUTION DIMANCHE PROCHAIN

1	P	A	T	T	E	D	O	I	E	A	N	G	E	S
2	E	R	E	P	I	L	O	S	I	T	E	T	A	
3	L	E	N	T	I	G	O	T	A	T	O	U	E	R
4	L	O	T	E	R	F	A	S	E	N	S	C		
5	I	L	E	I	T	E	P	O	I	L	A	P	O	
6	C	E	N	A	S	S	E	S	L	R	I	M		
7	A	U	N	E	S	I	S	S	E	B	A	C	E	
8	L	A	O	N	I	A	M	I	S	G	O			
9	E	M	U	E	N	O	R	N	E	R	V	E	T	O
10	P	R	E	N	E	T	T	E	S	E				
11	N	O	I	R	S	G	E	A	N	T	S	T	A	
12	A	U	N	E	A	L	U	E	R	J	U	D	I	T
13	E	L	U	L	C	E	R	E	I	C	A	R	E	
14	V	E	R	R	U	E	S	C	R	E	O	L	E	
15	I	S	E	R	E	C	S	M	U	E	N	E	S	

T1036

SOLUTION DE DIMANCHE DERNIER



LECTURES

NOS LECTEURS BETTY ACHARD ET ANDRÉ BOISCLAIR PAGE 8

ESSAI ANDRÉ ARTHUR MIS À NU

JOCELYNE LEPAGE

Fréquences limites, la radio de confrontation au Québec décortique les discours des deux plus puissants animateurs de *trash radio* au Québec et à Québec: André Arthur et Jean-François Fillion, mais surtout André Arthur. Une analyse basée sur des faits: de nombreuses heures de radio enregistrées et regroupées sous différents thèmes. Ce sont des étudiants de l'Université Laval qui ont fait la majeure partie du travail. On y met à nu la mécanique — bien maîtrisée — qui permet à ces hommes d'imposer leur point de vue, d'écraser l'adversaire, de salir des réputations et en même temps d'accroître leur propre pouvoir. On dit souvent que les universitaires et les intellectuels vivent en vase clos et regardent de haut les débats qui enflamment le peuple. Les éditions Nota Bene, de Québec, spécialisées dans les essais en sciences humaines et sociales, viennent de prouver qu'il leur est possible d'intervenir efficacement tout en respectant les exigences universitaires.

Sous prétexte de faire de la radio de divertissement — «ce qui les rendrait inoffensifs» — ces animateurs-vedettes échappent, le plus souvent en toute impunité, aux règles qui régissent habituellement la diffusion de l'information. Les enregistrements étudiés ont été faits avant que les Arthur et Fillion ne se mêlent du dossier de la prostitution juvénile à Québec, ce qui fait dire aux deux directeurs de l'étude, Diane Vincent et Olivier Turbide, que le choix de leur objet de recherche n'est pas opportuniste. «Mais si nos analyses peuvent être utiles, tant mieux», concluent-ils dans la préface. Conscients d'ailleurs de l'utilité, dans l'immédiat, de leur ouvrage, ils ont publié le livre directement en format de poche. Voilà un livre qui peut fournir des munitions à tous ceux qui combattent la radio extrême des Arthur et Fillion en révélant les tactiques de l'ennemi.

Parlant, par exemple, de la «spontanéité réfléchie» d'André Arthur, Julie Bérubé et Sophie Leclerc montrent comment l'animateur fait un «usage abondant et répétitif» de certaines figures de rhétorique comme l'énumération, la gradation, l'hyperbole, la métaphore... et l'oxymore «pour ridiculiser, dramatiser et concrétiser». Et comment il met en scène ses propos.

Ce n'est pas du divertissement, soutiennent les directeurs de l'étude. Et ces animateurs sont loin d'être inoffensifs.

«Ce sont des personnages, plus grands que nature, puissants, qui influencent le discours public... Ils influencent parce que ce sont des communicateurs et qu'à ce titre ils agissent sur leur auditoire. Ils influencent à cause du ton qu'ils utilisent et qui est reproduit dans la société. Ils influencent parce qu'ils ont des auditeurs qui font sortir de l'espace radiophonique leurs propos insultants, dévalorisants et mensongers. Ils influencent parce qu'ils poussent des gens à agir, à haïr, à se faire justice...», peut-on lire dans la conclusion. Une conclusion qui, à défaut d'analyser les discours plus récents des deux hommes, fait une large place à leur influence réelle sur le déroulement des procès pour prostitution juvénile, dans les domaines civil, politique, juridique et médiatique.

Fréquences limites la radio de confrontation au Québec
Sous la direction de Diane Vincent et Olivier Turbide
Éditions Nota Bene, 201 pages



PHOTO JOCHAUD-GALLIMARD

AMOS OZ L'ENFANT DES MOTS

ELIAS LEVY
COLLABORATION SPÉCIALE



Amos Oz est indéniablement l'écrivain israélien le plus connu au monde. Son imposante oeuvre littéraire, constituée d'une trentaine de romans et d'essais, a été traduite en 35 langues. Son roman le plus récent, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, dont la version française vient de paraître chez Gallimard — ce livre a déjà

été traduit dans 24 pays — est un récit autobiographique magistral où passé et présent se mêlent pour révéler, au-delà du destin d'une famille juive native de l'Europe de l'Est ayant émigré en Palestine à la fin du XIX^e siècle, l'histoire de l'édification d'une nation, Israël. Sillonant les terroirs de l'Ukraine, de la Lituanie, de la Pologne, de l'Amérique et de la Palestine sous mandat britannique, Amos Oz retrace l'itinéraire insolite de sa famille, étalé sur trois générations.

Construite comme une enquête, sans chronologie linéaire, balisée par des allers-retours et des digressions itératives, cette passionnante saga relate une épopée tumultueuse, où la vie d'un peuple et les blessures d'un homme se confondent. Pour écrire ce livre, l'auteur a dû exhumer des recoins les plus abyssaux de sa mémoire des réminiscences indélébiles de sa vie familiale, à Jérusalem, lorsqu'il était enfant, aux premiers jours de l'État hébreu. La famille a toujours occupé une place prépondérante dans l'oeuvre littéraire de cet écrivain iconoclaste. Amos Oz est aussi le fondateur du mouvement La Paix maintenant. Il vit à Arad, une petite ville située à lisière du désert du Néguev. Il a accepté d'accorder une entrevue exclusive à *La Presse*.

«Si vous me mettez un pistolet sur la tempe et vous me demandez de vous dire en un seul mot quel est le thème que je traite sans relâche dans mon travail littéraire, je vous

répondrais, sans la moindre hésitation: les familles. Si vous me demandez de résumer mon travail en deux mots, je dirais: les familles malheureuses. Si vous me donnez plus que deux mots, je pourrai alors écrire une vingtaine de romans sur ce thème grave et passionnant. Je pense que la plus paradoxale, la plus mystérieuse et la plus merveilleuse institution du monde, la plus détestable aussi — c'est le thème central d'*Une histoire d'amour et de ténèbres* — c'est la famille. Chaque fois qu'un homme et une femme vont au lit ensemble, ils amènent leur parentèle avec eux. Chaque acte d'amour est une orgie familiale. Les ombres et les fantômes de votre famille vous hantent et vous harcèlent jusqu'à la fin de vos jours. Impossible de s'en défaire! La trame cardinale de mon roman est le mystère obsédant et non résolu d'un mariage malheureux, celui de mes parents, qui a été un grand désastre. Pour moi, ce cuisant échec demeure un mystère absolu, quasi théologique. Comment un mariage entre deux personnes a priori sympathiques, gentilles et sans mauvaises intentions peut-il aboutir à une colossale tragédie?» se demande Amos Oz.

Né en 1939 à Jérusalem, le petit Amos Klausner a grandi au sein d'une famille d'origine lituanienne très érudite vivant dans le dénuement. Son père, bibliothécaire, «était un puits de science, un génie doué d'une mémoire phénoménale qui parlait couramment 11 langues». Sa mère

était aussi une intellectuelle polyglotte, mais qui ne parlait que huit langues! Leur plus proche voisin et ami était nul autre que le grand écrivain Samuel Joseph Agnon, qui obtiendra quelques années plus tard le prix Nobel de littérature. Son oncle, le grand historien Joseph Klausner, était le plus éminent spécialiste juif du christianisme. Fous de livres, ses parents lui ont transmis très jeune l'amour des mots et de l'écriture. Amos Oz consacre dans ce roman des pages magnifiques à son amour des livres et aux bibliothèques de son père et de son oncle Joseph.

Un univers rempli de livres

«J'étais un enfant des mots. J'ai été élevé dans un univers rempli de livres et de bibliothèques. Mes parents savaient tout le mal que peuvent faire les mots, mais aussi la consolation d'exister qu'ils nous dispensent. Tout ce que je suis aujourd'hui, je le dois à ces merveilleux livres dans lesquels je me réfugiai pour fuir les vicissitudes d'une existence quotidienne souvent misérable.»

Désireux de rompre définitivement avec une Europe qui les avait trahis, les Klausner n'enseignèrent à leur rejeton qu'une seule langue, l'hébreu. Les langues européennes étaient pour eux des idiomes de l'exil, de la haine, du désespoir. La mère de l'écrivain s'est suicidée en 1952.

» Voir AMOS en page 10

**ON S'ENFLAMME
POUR LUI !**

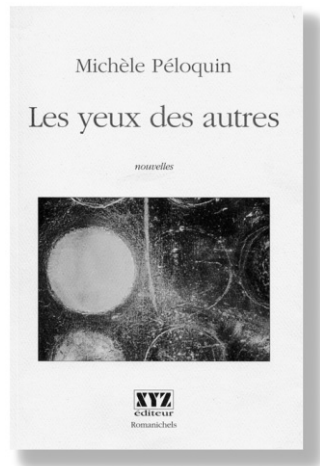
Les Éditions
gesta



**Savourez
le magazine
Ricardo**

**En kiosque dès
maintenant**

LECTURES



Coup de foudre littéraire

RÉGINALD MARTEL

Qui n'a connu des instants parfaits, d'une si pure magie qu'il a voulu se les rappeler à jamais ? Sans eux, pas de nostalgie et parfois, pas de littérature. Michèle Pélouquin y a puisé largement, ou les a inventés, pour composer *Les Yeux des autres*, le plus beau recueil de nouvelles paru récemment. Il n'y a rien de larmoyant dans ces petites histoires un peu tristes. On devine plutôt une posture affective et intellectuelle, née de l'expérience ou d'une espérance jamais perdue, qui pousse à une gentille autodérision plus qu'aux larmes.

L'instant parfait n'est pas obligatoirement joyeux. Plein, lisse et rond, il est fait de ce qui arrive, la vie dans ses commencements, l'amour dans ses méandres malaisés, les effluves doux et âcres des saisons, le temps qui ouvre et referme les blessures. La mort elle-même est au rendez-vous, qu'on n'a pas invitée. La voici dans la première nouvelle, *Un ruban de satin jaune*, qui s'insinue dans une fête de famille. La maman est allée se reposer, dernier repos. « Un médecin est venu. Puis une espèce de taxi vers l'au-delà. »

Pleurer alors, oui, mais en mineur. Jamais M^{me} Pélouquin ne touche les grandes orgues. Le mot d'auteur se présente pourtant, sur la pointe des pieds, l'air de dire excusez-moi. Il sort de la bouche des personnages aussi naturellement que de celle de la narratrice, cet autre moi de l'écrivain, et voici l'offrande d'une simplicité, d'une humilité peut-être, auxquelles le lecteur ne résiste pas. Quelqu'un lui parle et tout est douceur, il y a de la tendresse dans l'air, la confiance va venir, cette échappée du discours convenu. Ce quelqu'un dira, tout bêtement comme il en va d'une évidence : « J'allume une autre cigarette. Les yeux sur un pied de la table, je fais à rebours le compte de mes amours. Je repense à toutes les fois où j'ai dit "je t'aime" au lieu de "aime-moi". »

Si le recueil propose un thème dominant, c'est probablement celui de la solitude. Il inspire à l'auteur ironie ou compassion et parfois même une maxime comme en inventent les moralistes et autres philosophes : « On cherche un sens à sa solitude, on l'appelle liberté, mais c'est un leurre : la véritable liberté est sans tourments, la solitude souvent en est pleine. »

Le répertoire de Michèle Pélouquin n'est pas que réflexif ou introspectif. Imprécation, dénonciation ou condamnation, le registre est vaste. Parmi les beaux sentiments et contre eux, il y a l'inceste, le viol des petites filles, la violence conjugale, les promesses trahies, les bonheurs fragiles et la vieillesse qui dans la glace insiste de plus en plus. En filigrane se dessine un art de vivre qui n'a rien de péremptoire, une sagesse sans rien d'amer. La souffrance épuise, elle s'épuise aussi : « Quand il eut épuré son amour de toute rancune, quand finalement il accéda à cette indulgence qu'à soi-même il est plus difficile d'accorder, il sut qu'il pourrait aimer de nouveau. » Il ne savait pas cependant qu'un vieux copain de collège allait lui présenter qui ? On rigole aussi, dans les histoires des *Yeux des autres*.

On y rencontre, qui se promènent et reviennent à l'occasion, un petit garçon, Bilou — comme il grandit vite ! —, des amies et copines, des lieux aussi. On apprend à les reconnaître puis à les connaître un peu. Ils servent de repères et de liens entre des nouvelles qui ne sont pas de même venue ni de même style. Le recueil, trop vite traversé, acquiert ainsi une cohérence comparable à celle d'un roman réussi. Son unité essentielle tient à autre chose : une exceptionnelle intelligence du langage et de son exploitation dramatique, une précision lexicale impeccable, un don d'observation d'une parfaite acuité et une sensibilité qui n'interdit pas la lucidité. Il en faut moins pour signaler la révélation d'un écrivain extraordinaire.

★★★★½

LES YEUX DES AUTRES

Michèle Pélouquin
XYZ éditeur, 144 pages

Le beau plaisir de lire d'André Boisclair

LE CLUB DE LECTURE

LA PRESSE

JEAN FUGÈRE
COLLABORATION SPÉCIALE

« Je n'ai pas connu René Lévesque. Je garde une grande admiration pour Lucien Bouchard, j'ai beaucoup apprécié Lucien Bouchard, l'homme. Un jour, dans l'avion qui nous ramenait de Chicoutimi, il avait lancé : « Vous les jeunes, vous n'avez qu'une connaissance FROT-TÉE de la littérature ! »

Ce « frottée », André Boisclair l'a toujours en travers de la gorge et parle même, en ce moment, de retourner aux études pour pousser plus loin ses connaissances. « Je suis de cette génération qui n'a pas connu le collège classique. Je me sens ignorant par rapport à des gens comme Lucien Bouchard. »

Il faut dire que, né en 1966, André Boisclair fut l'une des malheureuses victimes de la désastreuse méthode Sablier — l'enseignement du français au son —, une formation qui a peut-être fait de lui un homme aussi curieux que le politicien en lui est ambitieux.

D'où son grand appétit comme lecteur et ses lectures des plus éclectiques. Le leader parlementaire de l'opposition officielle avoue un faible pour les récits d'aventure, dont *Far West*, de Lewis & Clark (Phébus), qui raconte la conquête de l'Ouest américain « une aventure aussi riche que celle des gens qui ont mis le pied sur la Lune pour la première fois. J'ai beaucoup aimé aussi, de Richard Henry, *Dana Deux années sur gaillard d'avant*, (Payot) le voyage de deux ans d'un jeune Américain, qui est parti de la Nouvelle-Angleterre pour aboutir en Californie, en passant par le cap Horn. Comme aussi ce livre que nous avions même monté en pièce de théâtre quand j'étais jeune, *Les Engagés du Grand Portage*, de Léo-Paul Desrosiers. »

L'ex-ministre de l'Environnement est un adepte de l'escalade, des randonnées en montagne. L'automne dernier, il est parti gravir les pentes du Kilimandjaro et projette d'aller faire l'Aconcagua, en Argentine. « C'est le plaisir de la nature, dit-il, c'est en montagne que j'ai trouvé les plus beaux moments de vie. La plus grande paix, la quiétude, pouvoir respirer et entendre battre son cœur. J'ai toujours eu



PHOTO PATRICK SANFAÇON, LA PRESSE ©

Le leader parlementaire de l'opposition officielle, André Boisclair, et la journaliste Betty Achard ont accepté de lire le Livre du mois, *Ensemble, c'est tout*, d'Anna Gavaldà. Ils nous en parleront dimanche prochain.

cette crainte de n'être qu'un politicien, que quelqu'un de politique. Je redoute d'être une personne unidimensionnelle. Si je n'étais intéressé que par la politique, je ne conduirais pas de bonnes politiques. »

Une crainte qu'il exprimera à deux ou trois reprises et qui, on le sent, a débouché chez le trentenaire sur une règle de vie. André Boisclair, accorde beaucoup d'importance au week-end, au temps passé au chalet, au bord d'un lac des Laurentides, aux soupers entre amis qu'il y concocte. Plaisirs essentiels, hygiène de vie. D'ailleurs, la lecture, affirme-t-il d'emblée, « est un des plus beaux plaisirs que l'on peut se procurer à soi-même ».

On s'en serait douté : le destin des hommes politiques l'intéresse au plus haut point. Pas le destin des politiciens mais des hommes politiques : André Boisclair fait une nette distinction entre les deux.

« Churchill était un homme complet. Ce que j'ai aimé dans la biographie de William Manchester Churchill (1. *Rêves de gloire* et 2. *Épreuve de la solitude*) — les livres les plus précieux de ma bibliothé-

que — c'est la qualité de l'homme : son talent à inspirer son peuple et à le faire non seulement par un propos politique mais par un propos sur la vie. Son talent d'écrivain. »

Deux fois plutôt qu'une il cite les *Mémoires*, de Madeleine Albright (*Madame le Secrétaire d'État*, Albin Michel). « Ce qui m'intéresse dans la lecture, ce sont des histoires de vie, les parcours de vie. La façon dont les gens vivent leur passion, les sentiments qui les ont animés. Comme dans *Le souffle de l'Harmattan*, de Sylvain Trudel, la rencontre entre Hébéké, le jeune immigrant africain, et Hugues, l'enfant adopté, leur amitié. Ou encore le parcours de Talleyrand que décrit Jean Orioux (Flammarion), ou celui de Fouché — un homme rustre mais qui s'est servi de son talent pour passer à travers tous les régimes », tel que décrit par Stefan Zweig. Parlant de Stefan Zweig, il garde un souvenir mémorable de *La Confusion des sentiments* et, au rayon des romans d'amour, il se dit encore rémué par le premier roman de Philippe Besson, *En l'absence des hommes*, que lui a donné sa grande amie Danièle.

Tous les éditeurs le disent, le lecteur de théâtre est un animal rarissime. André Boisclair en est un. « Quand j'ai apprécié une représentation, un de mes plaisirs est de me procurer le texte et de le relire. J'ai beaucoup fréquenté le vieil Espace Go, rue Clark. J'y ai découvert *Solitude dans les champs de coton*, de Bernard-Marie Koltès, un dialogue exceptionnel entre deux personnages — et le théâtre de Michel Garneau. D'ailleurs, je crois que nous vivons dans une société qui produit de grands créateurs, de grands talents, mais nous ne vivons pas dans une société de culture. Quand on regarde les habitudes de consommation des gens, nous ne sommes pas une société qui se distingue des autres. »

De quel livre le Québec a-t-il besoin en ce moment ? Un livre de Pierre Vadeboncoeur, *Le Bonheur excessif* (Bellarmin). « Parce que le Québec a besoin d'être plus généreux pour lui-même. Les Québécois ont besoin d'être plus généreux envers eux-mêmes. Plus à l'aise avec le succès et le plaisir. Les Québécois ont besoin de s'aimer davantage. »

Les coups de coeur et les détestations de Betty Achard

JEAN FUGÈRE

COLLABORATION SPÉCIALE

Devant la maison, le muguet, le lilas et les tulipes disent le soin particulier qu'on met ici à s'entourer de vie et surtout à l'entretenir. À l'intérieur, chaque objet mériterait d'être interviewé. Sur les murs du salon, les peaux de bête, les masques africains comme l'énorme carapace de tortue affichent les racines sénégalaises, celles du père. « Quand j'étais enfant, à Saint-Étienne, en France, mon père a été très malade, un ulcère d'estomac qui s'est aggravé, et il a dû rester longtemps alité. Mon père me demandait alors de lui lire et de lui relire *La Randonnée de Samba Diouf*, de Jérôme et Jean Tharaud. C'est le seul souvenir de lecture entre lui et moi. C'est un livre qui parlait de cette Afrique dont il ne nous parlait sinon jamais. Il y avait une souffrance là-dessous. »

Juste à côté de la table de salle à manger trône une statue de Sainte-Thérèse, devant laquelle brûle un lampion. Thérèse est un prénom de femme déterminant dans la vie de Betty Achard. Sa meilleure amie s'appelle Marie-Thérèse, et de cinq à 15 ans, il y eut soeur Thérèse, la deuxième mère. Celle qui l'a accompagnée durant toutes ses années de pensionnat en France et qui l'a éveillée à la vie, dont celle des livres. « Elle m'aimait, je l'aimais, j'étais la seule enfant noire, je ne voulais surtout pas la décevoir. Alors sous l'aile des religieuses, j'ai lu Saint-Exupéry, les vies de saints, Gilbert Cesbron, Baz Suyin, Henri Troyat, Hervé Hanjin... Que des lectures édifiantes ! »

Journaliste à la pige — entre autres à *Madame* — Betty Achard a été, pendant des années, l'oeil et la main correctrice de l'hebdo *VOIR*. La réviseuse. C'est d'ailleurs avec des amies et collègues du milieu de travail qu'elle a tenu chez elle, pendant cinq ans, un club de lecture. Un club de lecture qui arborait ses couleurs dans un nom des plus loufoques « PFGC » : Petit Format et Gros Caractère ! Le club se réunissait toutes les cinq semaines, autour de romans essentiellement. On y a lu et on y a vu aussi — puisqu'ils l'ont tous honoré de leur présence — Guillaume Vigneault, Maxime-Olivier Moutier, Gaétan Soucy et le regretté Émile Ollivier. Betty Achard garde un souvenir ébloui de deux romans québécois, *Le Cercle de Clara* de Martine Desjardins (Leméac) et *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, de Gaétan Soucy. Elle déplore par ailleurs qu'on n'ait pas assez parlé du très beau *La Gueusaille* de Lise Demers, aujourd'hui éditrice des Éditions Sémaphore.

Dans un grand éclat de rire, Betty Achard avoue ses détestations avec autant de plaisir que ses coups de coeur. « Ça m'a long-

temps gênée de ne pas aimer Marguerite Duras. Mais bon, je ne l'aime pas, je n'entre pas dans ce monde. Ce côté « je m'écoute-écrire-et-je-vous-regarde-me-lire ». Pas de plaisir pour moi. « Pour des raisons différentes, l'autre Marguerite, Marguerite Yourcenar, n'a pas non plus la cote. « J'aurais aimé aimer Marguerite Yourcenar. Mais ça me demande une concentration dont je n'ai pas envie. On lit la phrase et puis il faut la relire pour comprendre. Avec l'âge, je suis devenue plus paresseuse. C'est vrai, c'est comme ça, je le dis. Bon, j'ai été incapable de terminer *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet — tous ces personnages ! — et avec Réjean Ducharme, c'est plus d'ordre intellectuel. En le lisant, j'aime ce qu'il arrive à faire avec les mots, mais une fois le livre terminé, l'émotion l'est aussi. Je suis contente de l'avoir lu mais sans plus. »

Dans le gourmand besoin de lecture de Betty Achard, il y a un besoin d'évasion mais l'évasion pour mieux se connaître. « La littérature m'extrait de la vie, formule-t-elle fort justement, pour mieux m'y replonger. J'aime

Betty Achard et André Boisclair lisent le Livre du mois, *Ensemble, c'est tout*, d'Anna Gavaldà, publié aux éditions Le Dilettante, dont ils parleront dimanche prochain. Un roman tendre mettant en scène des personnages qui ont tous besoin les uns des autres. Un livre réconfortant sur lequel vous pouvez vous prononcer en écrivant, d'ici le 26 mai, à clubdelecture@lapresse.ca ou à La Presse, 7 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal H2Y 1K9. Vous pouvez aussi choisir de répondre à la question suivante : La littérature aide-t-elle à vivre ? La lettre gagnante sera publiée dans notre cahier, le dimanche 30 mai, et elle vaudra à son auteur un bon d'achat de 200 \$ en livres dans les librairies de la chaîne Renaud-Bray.

beaucoup la musique, j'aime beaucoup la peinture, mais ce sont les livres qui m'emportent le plus et me rendent le mieux à moi-même. Si on m'enlevait les livres, je ne pourrais pas vivre. »

D'où l'importance, à une certaine période de sa vie, d'Annie Ernaux, qui a été son auteure préférée « parce qu'elle décrit exactement dans ses trois premiers ouvrages (*Les Armoires vides*, *Ce qu'ils disent ou rien*, *La Femme gelée*) ce que j'ai vécu avec mes parents. » D'où l'importance aussi du récit *Des mots pour le dire* de Marie Cardinal, « un grand livre pour moi et que je donne d'ailleurs toujours régulièrement en cadeau — encore il y a trois semaines, tiens ! — à des amies plus jeunes. Arriver à parler de soi avec une telle impudeur, c'est admirable et ça me fascine. »

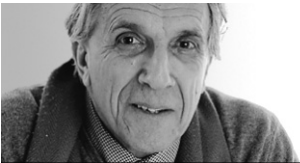
Elle le dit et le répète : elle adore donner des livres en cadeau. Passionnément. À des gens qui n'aiment pas beaucoup lire sur les marginaux. Son livre de chevet, une lecture marquante, a été le *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac — qui parle d'une femme qui avait tenté d'assassiner son mari, et elle est toute admirative devant *Grâce et Dénouement*, le roman qu'Alice Ferney a consacré aux Gitans.

De quel livre le Québec a-t-il besoin ? « Ce que le Québec vit de plus extraordinaire et de plus bouleversant en ce moment, c'est la présence des autres, les autres d'une autre couleur, qui parlent une autre langue. Ce n'est pas toujours facile d'accueillir l'autre, alors disons un livre qui parlerait d'accueil aux autres. »

Recherche : Marie Sterlin

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La manie des collections peut nous entraîner loin



JACQUES FOLCH-RIBAS

COLLABORATION SPÉCIALE

Avoir envie de s'amuser, et tomber sur ce petit roman au titre accrocheur : *Le Potentiel érotique de ma femme*. Belle et bonne coïncidence. Voilà un livre que l'on recommandera sans hésiter à quelques bons amis « décoincés », qui aiment l'érotisme mais n'en font pas toute une histoire.

Il s'agit d'abord d'un personnage obsédé par les collections, un collectionneur compulsif. Curieux début : l'auteur essaie-t-il de nous endormir afin de mieux nous réveiller, plus loin, avec le *Potentiel érotique de ma femme*? Peut-être, mais alors notre premier sommeil sera peuplé de bien drôles de situations. Le personnage principal, Hector, vient de vivre « le plus grand moment de sa vie ; alors qu'il ne s'y attendait pas le moins du monde, il s'était retrouvé nez à nez avec un badge *Nixon is the best* datant de la campagne électorale pour les primaires républicaines de 1960 ». Or, Hector doit participer au Concours national du meilleur détenteur de badge de campagne électorale — ce qui n'est pas plus débile que le Festival international de la patate, bien connu par chez nous — Voilà qui est excellent.

Hector se promet une victoire éclatante. Il a déjà battu un Polonais qui arborait un badge de Lech Walesa. Ridicule. Éliminé en demi-finale, le Polonais. Il y a bien un Suédois (pharmacien dans le civil) qui semble posséder un badge secret, mais notre ami Hector est tranquille : on ne peut mieux faire que : « Nixon is the best ». Comique, ce roman, et inattendu.

Hélas, le Suédois va tricher. Eh oui, ça arrive.

Mais nous avons par la même occasion compris ce monde merveilleux des collectionneurs, et la manie d'Hector. « Toute sa vie, il n'avait été qu'un cœur battant au rythme des découvertes. Il avait collectionné les timbres, les diplômes, les peintures de bateaux à quai, les tickets de métro, les premières pages des livres, les outils et piques apéritifs en plastique, les bouchons, les moments avec toi, les dictons croates, les jouets Kinder, les serviettes en papier, les fèves, les pellicules photo. (J'en passe, j'en passe.) Son existence respirait la frénésie : avec toutes les périodes d'euphorie pure et d'extrême dépression que cela pouvait impliquer. »

Il serait heureux aux States, ce type-là. Chaque fois que j'y mets les pieds, je reste saisi devant ces magasins spécialisés en rien — il y en a tous les coins de rue — *for collectibles*.

Bref, Hector est un Don Juan de la chose.

Mais il se soigne. Il essaie d'arrêter, avec l'aide de ses collègues, avec l'aide de son grand frère Ernest, avec l'aide de sa mère, Mireille, et de son père, Bernard. C'est torquant, ce livre. Si vous croyez que c'est facile, de se délivrer de la collectionnite, vous êtes dans l'erreur. Un vrai collectionneur peut aller jusqu'au mensonge (voir le Suédois), jusqu'au vol, le meurtre n'est pas loin mais non, Hector reste tout de même un insignifiant petit bourgeois moderne, français et comique.

Voilà qu'il rencontre Brigitte. Elle sera le déclencheur de la guérison, tandis qu'un ami bienveillant, Marcel, va dévoiler à Hector l'existence de réunions de « collectionneurs anonymes ». De plus en plus drôle, ce livre. Et soudain.

Soudain, Hector découvre quelque chose qui concerne sa femme et lui, lui et sa femme, qu'on ne vous dira évidemment pas, vous nous en voudriez comme un collectionneur frustré. Le voilà bien, ce « potentiel érotique » de Brigitte. Et la voilà bien la manie compulsive du collectionneur, dont il ne guérira jamais.

Pas même jusqu'à l'accouchement de sa femme, et la naissance, de combien d'enfants, avec-vous dit ?

LE POTENTIEL ÉROTIQUE DE MA FEMME

David Foennink
Gallimard, Paris, 145 pages

★★★★½

CARNETS D'UNE SOUMISE DE PROVINCE

Une énigme vertigineuse

Caroline Lamarche, discrète littéraire belge, vient de publier un grand roman, encensé par les uns, et dont l'obscénité dérange les autres.

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE
COLLABORATION SPÉCIALE

PARIS — « Je sais, dit pensivement la longue jeune femme : en écrivant ce roman je prenais le risque de provoquer une réaction de rejet ou de répulsion. À cause de ce sujet, de cette manière de brouiller les pistes et les frontières entre l'onirisme, l'obscénité, l'amour et la soumission extrême. Mais en littérature on ne choisit pas, on va là où l'on doit aller. L'auteur doit se débrouiller avec sa gêne. (Léger sourire.) Je dois être un peu masochiste. »

On en a vu de toutes les couleurs littéraires à Paris, et depuis longtemps. Aujourd'hui encore, on a peine à imaginer qu'une grande bourgeoise intellectuelle comme Dominique Aury, secrétaire générale de la NRF, ait pu écrire un texte aussi violent, malgré son esthétique glacée, qu'*Histoire d'O*. La surprise ne venait pas tellement de l'obscénité du sujet, mais du fait que celle-ci était légitimée par les prestigieuses éditions Pauvert et la préface, élégante et tout aussi scandaleuse, de Jean Paulhan, haute figure du monde littéraire de l'après-guerre. Dans un genre voisin, *La Vie sexuelle de Catherine M.*, oeuvre de la très chic directrice de *Art Press*, n'était pas mal non plus.

Disons que *Carnets d'une soumise de province*, de Caroline Lamarche, est un livre juste un peu plus scandaleux que tout ce qui a précédé : d'où l'intérêt, mais aussi le malaise suscités. Parce que, à une très grande qualité littéraire maîtrisée sur 36 courts chapitres, il juxtapose non seulement des passages SM d'une obscénité extrême, mais également cet aveu implicite que la narratrice — la Renarde —, se confond avec celle qui signe ces « carnets ». Serait-elle une simple habituée du milieu SM qui « témoigne », ce serait presque banal. Mais Caroline Lamarche, née en 1955, issue d'une très ancienne famille d'industriels wallons (« Ma famille déteste ce que j'écris »), a déjà publié deux romans aux éditions de Minuit, un autre chez Gallimard, collaboré à la NRF, à de nombreuses émissions littéraires. Bref c'est une jeune femme fort distinguée, dont l'élégance vestimentaire semble viser à passer inaperçue.

D'où la « gêne » chez beaucoup de critiques ou de lecteurs, que Caroline Lamarche est la première à admettre : « C'est le risque à prendre. » Exemple : dans le *Nou-*



PHOTO FOURNIE PAR GALLIMARD

Caroline Lamarche : « En écrivant ce roman, je prenais le risque de provoquer une réaction de rejet ou de répulsion. À cause de ce sujet, de cette manière de brouiller les pistes et les frontières entre l'onirisme, l'obscénité, l'amour et la soumission extrême. »

vel Observateur, Pascal Bruckner, tout en soulignant la « langue épurée » de ce récit, ironise sur « le côté popote du sadomasochisme », et ce couple « maître-Renarde » qu'on retrouve, « quelques gifles et sodomies plus tard, en train de manger des pizzas ». Comme souvent, chez les lecteurs dérangés par l'étalage cru de cette perversion, on gère son malaise à la blague ou en invoquant le côté « répétitif et ennuyeux » du sujet. « Ça aurait pu être bien pire, dit la romancière à propos de cet article. Et cela m'a fait plaisir qu'il soit illustré par une photo de soignée SM. » Tout comme, d'ailleurs, elle s'est réjouie de décrocher le titre de « livre du mois » sur un site SM.

Le *Monde* consacre un article fort élogieux à « ce beau livre, grave et sérieux, (qui) brouille les frontières par l'acuité, la force du regard qui se déploie dans ces pages âpres, violentes et sombres.

La puissance de dévoilement par l'obscénité n'a que peu de rapport avec le sexe comme divertissement. Tout est dur, tranchant, cru, parfois insoutenable. »

En tombant sur ce livre, un peu par hasard, en février dernier, je me suis dit qu'il constituerait le prochain scandale de librairie du printemps. De fait, ces *Carnets* ne sont pas du tout passés inaperçus, et Caroline Lamarche a eu plus que sa ration de médias parisiens : *Monde*, *Nouvel Obs*, *Canard enchaîné*, mais aussi *France-Culture*, les *Inrockuptibles*. C'est-à-dire les médias qui font l'opinion littéraire.

Mais, ici et là, il était évident que le récit provoquait un léger malaise, notamment au cours d'émissions littéraires à la télé : « J'ai été invitée à l'émission de Poivre d'Arvor, certainement à cause du sujet, dit-elle, mais du coup celui-ci semblait prendre des pincettes pour parler du livre. »

PSYCHO POP

L'homme n'est pas une femme

LILIANNE LACROIX

« Pour une femme, un homme, c'est infiniment mystérieux. Pourquoi ? D'abord, parce que les femmes ne peuvent pas se contenter de voir la vérité en face et la réalité droit dans les yeux. (Car) il n'y a pas plus bouchée que celle qui ne veut pas comprendre. »

Journaliste et écrivain à Paris, Ellen Willer ne fait pas dans la dentelle et plante son décor dès l'introduction de *Les hommes, le sexe, etc.*, un plongeon fascinant au coeur de la masculinité franchement dévoilée. Sans doute fatiguée des discussions de filles qui tournent en rond, intéressée à plonger au coeur du mystère plutôt qu'à continuer à « bitcher » à l'aveuglette contre le mâle, cet être rustre et sans coeur dont on ne peut se passer, elle a choisi d'interroger directement des hommes. Non pas SON homme, qui y aurait vu une intrusion inopportune, mais des hommes inconus, des dizaines de mâles qui, sentant que, cette fois, ils ne risquaient pas de dommages personnels, ont bien voulu satisfaire franchement sa curiosité.

Pourquoi un homme normalement constitué est-il si hésitant à conforter sa compagne en lui disant « je t'aime » à l'occasion ? Tout simplement parce qu'il est branché sur le mode information. Comme il l'a déjà dit une fois, il considère

que c'est réglé, un point, c'est tout, explique l'auteure, éclairée par ses dizaines de confidents. Et puis, il demeure avec elle. N'est-ce pas la preuve ? Pourquoi faudrait-il le dire en plus ? Pendant que la femme babille, l'homme, lui, laisse ses gestes parler.

Pourquoi ne rappelle-t-il pas ? Question torturante que toute femme, à moins d'être une top-modèle doublée d'une mata-hari, s'est déjà posée ! « Dans les films américains, les types qui ne rappellent pas, c'est parce qu'ils sont morts à la guerre, pris comme otages, dans le coma après un accident, lance Denis 37 ans. Dans la vraie vie, c'est beaucoup plus basique et infiniment plus méchant : c'est juste parce qu'on n'en a pas envie. » Et vlan !

Un homme, ça ne fonctionne pas comme une femme. On s'en doutait, mais on dirait qu'il faut toujours se le répéter pour bien comprendre. Alors les hommes interrogés nous assènent cette vérité à répétition, comme Dominique, 42 ans. « Quand une femme rencontre un homme, elle cible aussitôt tout ce qui ne va pas en lui. Si, malgré ça, elle se laisse tenter, elle va changer d'optique. Et, une fois qu'elle a couché avec lui, elle cherche plutôt tout ce qui pourrait faire de lui un compagnon convenable. Nuis, c'est exactement le contraire. Avant, on ne voit que ses qualités,

tout ce qui fait qu'on est attirés. Après, ce sont tous ses défauts qui nous sautent aux yeux. »

Tant qu'à y être, puisque les hommes ont choisi de débaler leur sac et qu'ils nous servent ça tout cru, plongeons donc au coeur des confidences. Mais attention, il ne faut pas être trop douillettes :

Pourquoi les hommes vont-ils voir les putes ? Parce qu'avec une femme qu'ils paient, ils n'ont pas besoin de se casser la tête : « Ce n'est pas commode, la jouissance de la femme. C'est comme ces meubles qu'on vous livre avec un mode d'emploi traduit en français du japonais par des Hollandais. Tout est là, mais on ne sait pas comment ça se monte », dit Jean-Charles, 49 ans. Hubert, 33 ans, se charge de la suite : « Si je suis honnête, je crois que c'est ça qui me pousse à aller voir les putes. Oublier qu'il y a en face une femme qu'il faut faire jouir. » Et risquer d'encourir la critique, admettent plusieurs mâles interrogés. Ou pire, de la mériter, ce qui représente le summum de la déchéance pour un mâle programmé à livrer la marchandise.

Pourquoi s'endort-il de suite après ? « Pour les femmes, explique l'auteur, les hormones du sommeil sont libérées 30 à 40 minutes après l'orgasme. Pour les hommes, c'est carrément simultané. Elles foncent tout droit dans le sang tout juste après l'éjaculation. » Et nous

Le plus sérieusement du monde, Caroline Lamarche s'étonne d'ailleurs du scandale provoqué par le livre de Catherine Millet : « C'est tellement innocent comme livre, dit-elle. Et puis l'échangisme, c'est quand même assez tranquille. »

Son livre à elle raconte la liaison, qui semble durer une saison — « quelques mois », précise-t-elle — entre la Renarde et le maître. Ils se voient dans différentes villes du nord de l'Europe, souvent dans des hôtels de banlieue assez glauques. Signent un contrat détaillé de « soumission ». Fréquentent parfois des donjons « avec la moquette qui sent le sperme ». Attirail et accessoires connus : menottes, chaînes, cravaches etc. Si l'on comprend bien, la narratrice a en quelque sorte le devoir de n'omettre aucun détail : « *Histoire d'O*, dit-elle, est une référence indépassable, mais j'ai longtemps trouvé que la relation était trop stylisée, trop abstraite. »

Dans le cas présent, tout est fait pour indiquer au lecteur qu'il s'agit d'une histoire « vécue », même si la figure du « Maître » demeure en partie cachée. « On sait, dit-elle, que c'est un Juif Ashkénaze, un grand maniaque-dépressif, qui a été un aventurier et un militant pro-palestinien, et qu'il a été torturé dans des prisons israéliennes. » La victime transformée en tortionnaire avec une soumise « qui se laisse battre pour éponger les humeurs de son maître » : le terrain est miné, les analogies dérangeantes. « Je sais, dit-elle, que mon livre n'est pas politiquement correct. »

Difficile en effet de ne pas être troublé lorsque la romancière vous dit sur le ton de la constatation : « Je reçois parfois des courriers de femmes qui sont dans le milieu SM. Certaines craignent la destruction ou la mort. » La soumission est un cheminement initiatique, une « ascèse » qui renvoient aux oeuvres de Bataille — à cette nuance près que chez ce dernier il s'agissait de littérature et de fantasmes, du moins le croyait-on.

Dans le cas présent, c'est le glissement perpétuel entre fiction et réalité qui produit le scandale : *Carnets d'une soumise de province* n'est pas un simple récit fantasmagique, une allégorie, mais une description minutieuse d'une « mystique », dont la romancière précise que cette « appartenance totale à l'aimé comporte des risques physiques et mentaux ».

Le sujet de ce livre remarquable — l'éloge de la soumission — demeure une énigme. Vertigineuse.

★★★★

CARNETS D'UNE SOUMISE DE PROVINCE

Caroline Lamarche
Gallimard, 202 pages



voilà enfin rassurées ! Et prises d'une folle envie de déposer un baiser sur le front du ronfleur.

Pourquoi les hommes ne pensent-ils qu'à ça ? Parce qu'ils sont tiraillés par la testostérone, tout simplement. Et cette obsession-là ne disparaît jamais. Tout en admettant vivre des problèmes d'érection, Christian, 78 ans, dit : « On désire autant, mais on se satisfait moins. Si vous voulez, on continue d'avoir faim. Mais on n'a plus la force de mordre, de mâcher et d'avaler. »

★★★★

LES HOMMES, LE SEXE, ETC.

Ellen Willer
Éditions Marabout, 246 pages

LECTURES

Mettre ou ne pas mettre une virgule après or ?



PAUL ROUX
MOTS
ET ACTUALITÉ
proux@lapresse.ca

Q Line Doucet, Sherbrooke — Dans quels cas doit-on mettre ou ne pas mettre de virgule après la conjonction *or* en tête de phrase ? Dans le *Larousse* et dans le *Robert*, on met une virgule après *or*. De plus, le *Multi* dit que la conjonction *or* est généralement suivie d'une virgule. Une de mes collègues (excellente en français) me dit qu'elle suivait la règle qu'elle avait lue dans *La Maîtrise du français écrit* (Hélène Cajolet-Laganière, Éditions Laganière). Voici ce que dit madame Cajolet-Laganière à ce sujet : « On ne met pas de virgule après *or*, sauf si ce qui suit est un complément en inversion ou une incise. »
Exemples :
> *Or cette hypothèse n'a jamais été confirmée.*
> *Or, annonça-t-elle, je ne suis plus de votre camp.*
Voici ce que dit madame de Villers dans le *Multi* :
> *La conjonction or est généralement suivie d'une virgule.*
Un exemple est donné dans le *Petit Robert* :
> *Or, un dimanche elle aperçut tout à coup une femme qui promenait son enfant.* (Maupassant)

phrase est longue, mais on la déconseille si la phrase est courte. Autre exemple tiré de la même source : le *mais* placé en début de phrase est suivi d'une virgule si l'on veut marquer une hésitation, mais on omet la virgule quand on considère que *mais* forme un tout avec les mots qui suivent. Tout cela m'amène à conclure que grammairiens et professeurs ne devraient jamais présenter comme absolues des règles qui ne sont que relatives. Et j'ajoute que les correcteurs devraient laisser, en la matière, une grande liberté aux auteurs qu'ils corrigent.

Deux buts chaque

Q Réjean St-Pierre — J'ai entendu lors d'un match de hockey : *deux buts chaque*. Ne devrait-on pas employer *chacun* ?

R Au Québec, l'emploi de *chaque* après le substantif, à la place de *chacun*, est considéré comme un anglicisme. C'est ainsi qu'une phrase comme « ils ont obtenu deux buts chaque » est jugée fautive. En France, on trouve le même usage, sans qu'il soit pour autant taxé de calque de l'anglais. On estime plutôt qu'il s'agit d'une tournure familière. Mais en français soigné, comme le rappelle le grammairien Joseph Hansi, il convient plutôt d'employer *chacun*.
> *Ils ont obtenu deux buts chacun.*
Enfin, soulignons que *chaque* ne s'emploie que devant un nom singulier. On ne dira pas, par exemple, *chaque deux semaines*, mais *toutes les deux semaines*.

Les argents

Q Suzanne Royer, Sherbrooke — J'aimerais savoir si le nom *argent* peut s'employer au pluriel. Je lis et j'entends *les argents*, nous avons attribué ces argents à tel projet. Cela magace les oreilles et je me questionne sur la justesse de l'emploi de ce substantif au pluriel.

R L'emploi de la locution *les argents* au pluriel est une traduction littérale de *the moneys*. On peut traduire cette locution, selon le contexte, par *argent* (singulier), *argent liquide* ou *comptant*, *budget*, *capitaux*, *crédits*, *encaisse*, *espèces*, *fonds*, *recettes*, *ressources financières* ou *somme(s)*.
> *Les crédits alloués aux garderies ont été augmentés.*
> *Il préfère payer son loyer en espèces.*
> *Cette société recevra une somme de 17 millions de dollars du gouvernement du Québec.*

L'ellipse du ne
Q Maurice Locat, La Prairie — Suis-je en retard d'une réforme ? Je constate que la négation, à l'écrit, se résume de plus en plus à un seul mot : *Écoute ça ça* (J.-P. Ferland), *Le cinéma, ça change pas l'écrivain, sauf que...* (La Presse, 18 avril 2004), *gagner à la loterie, ça change pas le monde* (Loto-Québec), etc. Qu'en est-il de la règle du *ne... pas* que nous avons apprise et qui est toujours enseignée dans les écoles ?

L'ellipse du ne

R La langue parlée fait souvent l'économie du *ne*, du moins quand le registre est familier. Mais dans la langue écrite, le *ne* demeure de rigueur, du moins dans un registre soigné.

Apporter et amener

Q Francine Ricard — Je me demande pourquoi les gens à la télévision semblent ne plus faire de distinction entre les verbes *apporter* et *amener*. On entend très souvent : *j'ai amené telle chose au lieu de : j'ai apporté*. Est-ce devenu désuet de faire cette distinction ?

R Cette distinction n'est pas désuète. Première précision : *amener* et *emmener* sont relatifs aux personnes ou aux animaux, *apporter* et *emporter* sont relatifs aux choses. On *amène* ses enfants au gymnase, mais on *apporte* leur équipement. On peut *emmener* son chien en voyage, mais on *emporte* ses valises. Autre distinction : contrairement à *emmener*, *amener* « suppose que l'accompagnateur quitte la personne à l'arrivée », comme le souligne le *Petit Robert*. On *amène* donc son enfant à la garderie, mais on *emmène* en vacances. Il faut aussi distinguer *apporter* et

emporter. Comme le fait remarquer le *Multidictionnaire*, « le verbe *apporter* comporte l'idée de point d'arrivée, d'aboutissement, alors que le verbe *emporter* comprend l'idée de point de départ ».
> *Je vous ai apporté des bonbons.*
> *Les voleurs ont emporté toute ma collection de disques.*
> *Votre sandwich, est-ce pour emporter ?*
Quant à *transporter*, il désigne l'action de « déplacer d'un lieu à un autre en portant ». Ce verbe peut donc s'appliquer tant aux personnes qu'aux objets. Un camion, par exemple, peut *transporter* aussi bien des gens que des marchandises. Notons qu'on n'emploierait pas *transporter* pour des objets légers. En revanche, on peut sans doute utiliser *apporter* même pour des objets lourds.
> *Il a apporté une caisse de livres.*

Petits pièges

La semaine dernière, les phrases suivantes contenaient chacune une erreur :
> *Aristide est parti précipitamment, laissant son pays sans dessus dessous.*
> *On vient de découvrir un système solaire semblable au nôtre, à 41 millions d'années-lumières de la Terre.*
— La locution juste est *sens dessus dessous*. Elle signifie « à l'envers ». La confusion avec *sans* vient en partie de ce que le *s* de *sens* ne se prononce pas dans cette expression. Il aurait donc fallu écrire :
> *Aristide est parti précipitamment, laissant son pays sens dessus dessous.*
— Le composé *année-lumière* s'écrit sans *s* à *lumière* au pluriel. Il signifie en effet « année de lumière ». Il aurait donc fallu écrire :
> *On vient de découvrir un système solaire semblable au nôtre, à 41 millions d'années-lumière de la Terre.*
Voici les pièges de cette semaine. Les phrases suivantes contiennent chacune une faute. Quelles sont-elles ?
> *Elle vit dans un monde enchanté, un monde de conte de fée.*
> *Les visiteurs s'y rendent en masse à l'année longue.*
Les réponses la semaine prochaine.
Faites parvenir vos questions à Paul Roux (de grâce, ne m'appelez pas Proulx) par courriel à proux@lapresse.ca ou par la poste au 7, rue Saint-Jacques, Montréal (QC), H2Y 1K9.

GÉNÉRATION IDÉALISTE
SÉBASTIEN FILIATRAULT
PRIX IDÉALISTE 8,95\$
LE LIVRE AVEC LEQUEL ON BÂTIT UN MONDE MEILLEUR.
LES INTOUCHABLES

CURIOSITÉ Génération sous pression

ALEKSI K. LEPAGE
COLLABORATION SPÉCIALE

Le livre avec lequel on bâtit un monde meilleur. Oui, lecteur, c'est écrit en sous-titre sur la jaquette : LE livre, carrément. Ne cherchez plus, c'est ce bouquin-là. On serait fou de ne pas l'acheter, d'autant plus qu'il n'est pas cher (8,95 \$). Le jeune auteur de ce tout récent *Génération idéaliste*, un certain Sébastien Filiatrault, ne manque certainement pas de toupet. Et les gens des Intouchables démontrent une fois de plus leur sens du « timing », du « marketing » et du « packaging ». Mais laissons immédiatement ces considérations commerciales et hâtions-nous de l'ouvrir, ce paquet, justement.

Filiatrault, né en 1978, aujourd'hui brave étudiant en sciences politiques, veut par ce livre donner espoir — ou un bon coup de pied dans le cul — aux gens de son âge, c'est-à-dire de cette « génération *no name* », « garante, selon lui, de la survie de l'humanité ». Car, non sans raison, le jeune essayiste craint pour l'avenir du monde. Il est vrai qu'on ne fait pas souvent cadeau de compliments aux 18-30 ans, soupçonnés par les plus vieux d'à peu près toutes les lacunes : manque de modèles, désengagement politique, vide spirituel, manque d'esprit collectif, désintérêt pour l'histoire, apathie intellectuelle et tout le catalogue — récemment augmenté dans ce cahier par Victor-Lévy Beaulieu — des carences et déficiences propres aux « non-boomers » (ça fait beaucoup de monde !)

Filiatrault veut dire au bon peuple et principalement à ses pairs : on est capables ! Capables « de freiner et de faire bifurquer la direction prise par l'homme ». Capables de changer le cours des choses qui, de l'avis de l'auteur, n'augurent rien qui vaille. Désinformation, convergence des médias, acculturation des masses abruties, surconsommation, corruption politique, pollution atmosphérique, désagrégation de l'écosystème, dépendance envers la technologie, *cheap labour*, faim dans le monde etc. Tous les ennuis de l'humanité sont entassés dans l'entonnoir de *Génération idéaliste*. Étrangement, le livre n'aborde pas, ou effleure à peine, le sujet du conflit des générations.

On s'y laisse poliment enseigner ce qu'on sait déjà ou ce qui a été déjà dit et écrit mille fois, et mille fois mieux : Que « le sensationnalisme fait vendre », que « la politique, c'est de la « marde », que « l'un des plus grands moteurs technologiques, c'est la guerre » ou encore que « les valeurs relatives à la famille ont grandement évolué depuis quelques années ». À chaque problème Filiatrault trouve une solution, toujours valable, presque trop évidente, idéaliste en somme.

Génération idéaliste n'est pas un grand essai, ni même un bon livre mais un bouquin encourageant, tonifiant, fait dans l'enthousiasme et la meilleure volonté. Fait dans la hâte aussi — dans l'urgence, dirait probablement Filiatrault —, comme si le gaillard avait été soumis au supplice de la date limite. Pressé de tout dire, qu'importe comment, l'auteur s'égaré parfois en observations plus ou moins vagues sur des sujets trop vastes et trop complexes pour être réduits à des dissertations de quatre ou cinq pages. Il y a plusieurs livres dans *Génération idéaliste* ; aucun n'est vraiment abouti. Mais ce n'est pas grave. Ça serait mesquin de reprocher à un jeune étudiant de ne pas avoir pondu la thèse du siècle. Aussi, idéaliste, nous n'en parlerons pas comme d'un essai raté mais comme de la maquette d'un véritable essai à venir.

★★½
GÉNÉRATION IDÉALISTE
Sébastien Filiatrault
Les Intouchables, 154 pages

L'enfant des mots

AMOS suite de la page 7

Amos, qui n'a que 13 ans, est profondément terrassé par ce drame. Quelques années plus tard, il décide de changer le nom de ses ancêtres en Oz, qui signifie « force » en hébreu, et d'aller vivre dans un kibboutz. Il ne lui reste alors qu'une patrie, une seule famille : la langue hébraïque, dont il est aujourd'hui un des plus illustres artisans et ambassadeurs.

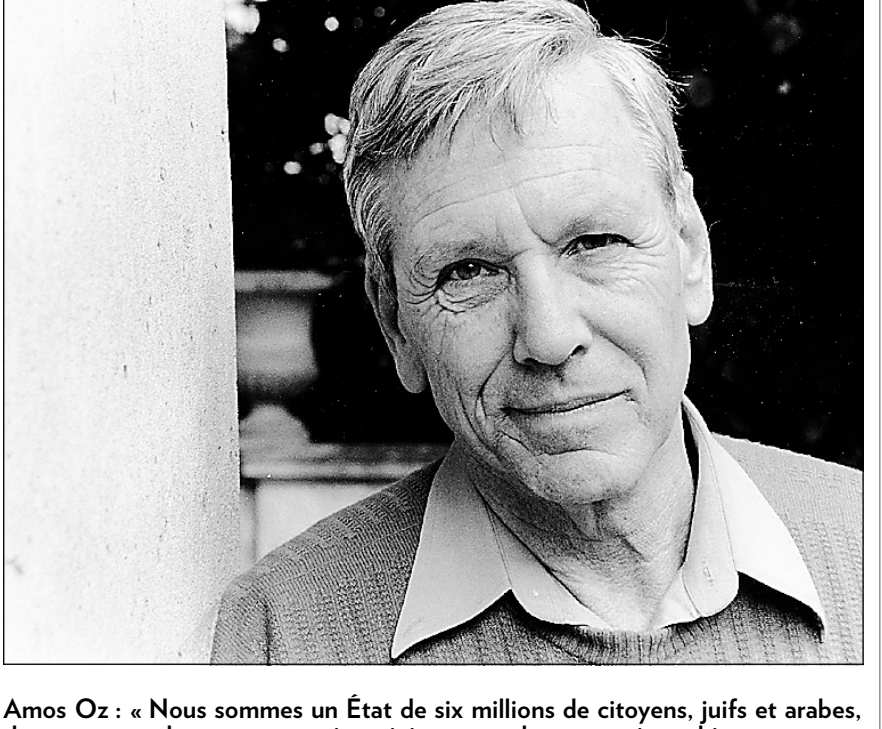
« Je suis très chauvin lorsqu'on me questionne sur ma langue maternelle. L'hébreu est mon instrument de musique favori. L'hébreu est pour moi ce qu'un violon est pour un violoniste. C'est une langue fascinante, dans laquelle rien n'est figé. Un volcan en éruption. Pendant 17 siècles, l'hébreu fut une Princesse au Bois dormant. On l'utilisait uniquement dans la liturgie, mais pas dans les chambres à coucher, rappelle-t-il. Cette langue ne se réveille qu'en 1900, lorsque le sionisme mit en contact des Juifs orientaux, qui parlaient un dérivé de l'espagnol — le ladino — et des Juifs est-européens, qui s'exprimaient en yiddish. L'hébreu est devenu ainsi la glu qui a soudé le peuple d'Israël. Je crois que cette langue très vivace est vouée à un avenir prometteur, et cela malgré la prédominance linguistique et culturelle mondiale de l'anglais. L'hébreu est aujourd'hui dans une situation similaire à celle de la langue anglaise à l'époque de William Shakespeare. Cette langue, qui a été au fil des années refaçonnée et enrichie, connaît actuellement un essor important. Je vais sans doute vous surprendre, mais les gens qui parlent aujourd'hui l'hébreu dans le monde sont plus nombreux que ceux qui parlent le norvégien ou le danois ou qui parlaient l'anglais à l'époque de Shakespeare. »

Amos Oz ne cesse de s'interroger dans ses livres sur l'entreprise sioniste. Est-ce une réussite ? Un échec ? Une réussite malgré les échecs ? Un échec malgré les réussites ?

« La question reste ouverte, dit-il. Aux yeux d'un observateur extérieur, nous donnons souvent l'image d'une tour de Babel : impossible de trouver deux Israéliens d'accord entre eux. Israël n'est en fait ni un peuple, ni un pays, ni une société, mais une collection de motifs personnels. Nous sommes un État de six millions de citoyens, juifs et arabes — ces derniers sont plus d'un million —, dont presque chacun est premier ministre, prophète, messie ou bien sauveur, dont chacun et chacune croit détener la formule magique pour résoudre des problèmes insolubles. C'est à vous donner le vertige. À croire que ces profondes divisions sont notre malheur, que les Israéliens ne font rien d'autre que s'entre-déchirer. C'est vrai que nous nous chamaillons avec véhémence pendant environ la moitié de la journée, mais pas toute la journée ! L'anarchie est comme un gène dans la tradition juive. Ce gène constitue la sève vivifiante de la très bordélique démocratie israélienne. Mais, rassurez-vous ! Les Israéliens font aussi d'autres choses. Malgré ses nombreuses tares, Israël est l'une des sociétés les plus passionnantes au monde. J'aime Israël, même dans les moments où je suis en très colère contre ses élites dirigeantes, que je n'arrête pas d'envoyer au diable ces derniers temps ! Je ne pourrai jamais vivre ailleurs. »

Aidez-nous à divorcer
Chef de file de l'intelligentsia progressiste israélienne, fondateur du mouvement La Paix maintenant, architecte, aux côtés de Yossi Beilin et de Yasser Abed Rabo, du Plan de paix de Genève, Amos Oz prône avec entrain depuis 37 ans l'évacuation de tous les territoires occupés palestiniens — « une gangrène qui pourrait la société israélienne », dit-il — et la création d'un État palestinien indépendant. Voeux qu'il réitère avec force dans un court essai, *Aidez-nous à divorcer ! Israël-Paléistine : deux États maintenant*, (Gallimard).

Il récuse vigoureusement l'idée, très en vogue ces derniers temps,



Amos Oz : « Nous sommes un État de six millions de citoyens, juifs et arabes, dont presque chacun est premier ministre, prophète, messie ou bien sauveur. »

de créer un État binational, où Juifs et Arabes vivraient ensemble.
« C'est une idée absurde, utopique et irréalisable, rétorque-t-il. Imaginez quelqu'un qui en 1945 aurait proposé l'idée de créer une nation commune au sein de laquelle auraient vécu les Allemands et les Polonais ou les Allemands et les Français après plus de 100 ans de conflits meurtriers. Cette option est simplement une manière sournoise de prôner la disparition d'Israël et son remplacement par une entité étatique qui, à long terme, ne pourra être qu'un État islamique. C'est une idée inacceptable pour la majorité des Israéliens. »
D'après Amos Oz, les Israéliens et les Palestiniens forment aujourd'hui « une famille très malheureuse », dont les membres n'ont qu'un choix : se séparer radicalement.
« Les deux parties ont besoin d'urgence d'un divorce juste et équitable, pas d'une lune de miel. Ces deux nations qui n'ont nulle part d'autre où aller et qui ne formeront jamais une famille heureuse doivent divorcer, c'est-à-dire accepter de diviser la maison dans laquelle elles vivent en deux appartements. Dans mon vocabulaire, le mot compromis est synonyme de

vie et son contraire n'est ni intégrité, ni idéalisme, ni patriotisme, c'est fanatisme et mort. Il y a deux manières de résoudre une fois pour toutes le drame israélo-palestinien. Soit on s'inscrit dans la tradition de Shakespeare, et l'on se retrouve à la fin de la pièce avec une scène jonchée de cadavres et de fortes probabilités que la justice règne un jour. Soit on opte pour la manière Tchekhov : à la fin tous les personnages sont amers, déçus et tristes, mais vivants. Moi, depuis presque quatre décennies, je ne cesse de préconiser une solution à la Tchekhov. Les Tchèques et les Slovaques ont préféré cette solution pragmatique et viable. »

★★★★½
UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE TÉNÉBRES
Amos Oz
Gallimard, 545 pages

★★★★½
AIDEZ-NOUS À DIVORCER ! ISRAËL-PALESTININE : DEUX ÉTATS MAINTENANT
GALLIMARD, 39 pages

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE LECTURES

PAUL FURNEL

Homme orchestre de la littérature

Le président de l'Ouvroir de littérature potentielle vient porter la bonne parole oulipienne à Montréal...

PASCALLE MILLOT
COLLABORATION SPÉCIALE

Paul Fournel est un homme qui aime « aller à la librairie feuilleter des livres, en acheter, aller fouiller dans les bacs à CD en les faisant claquer les uns contre les autres, en acheter, manger au restaurant des choses différentes, bavarder de littérature, faire les vitrines, conduire vite, faire du vélo un peu chaque jour et beaucoup chaque dimanche, aller à l'Oulipo, préparer les « Papous », boire du bon vin, marcher en ville... »

Toutes choses dont cet amoureux des mots, de la bonne chère et de l'effort physique a été en partie privé pendant les trois années qu'il a passées au Caire, comme attaché culturel du gouvernement français. Tant mieux pour ses lecteurs. Moins enveloppé dans « le tissu des jours », l'écrivain a eu tout le loisir d'observer la ville et d'en tirer matière à littérature. Nous l'avons joint en France cette semaine par téléphone avant son départ pour Montréal où il participera au Festival international de la littérature.

Chaque matin, sans faillir pendant 500 jours, Paul Fournel a écrit une petite chronique de sa vie dans la capitale égyptienne, qu'il a envoyée quotidiennement à 98 amis. De retour en France, il y a près d'un an, il a décidé de publier ces délicieux *Poils de Caire* (Le Seuil), recueil dans lequel il porte un regard limpide, empreint de finesse et d'ironie, sur Le Caire, ses habitants, sa folie, et la trépidante existence de cette ville loufoque et tragique. « Travailler et vivre à l'étranger aiguise le regard, dit-il. On est toujours un peu obligé d'ouvrir l'oeil pour essayer de comprendre ce qui se passe autour de nous, de rester soi-même tout en découvrant le monde des autres. Cela oblige à tenir une attention permanente que l'on n'a plus quand on est dans son pays, où l'on ne voit plus les choses, parce qu'on a l'impression qu'elles nous sont données. »

Homme orchestre de la chose littéraire, Paul Fournel a tâté de tout ce qui constitue la « machine-littérature ». Romancier et nouvelliste (*Des athlètes dans leur tête*, *Un homme regarde une femme*), il s'est longtemps plu à publier les livres des autres (il fut éditeur chez Hachette puis directeur des Éditions Ramsay et Seghers). Il a enseigné la littérature et l'édition dans deux universités parisiennes. Et il entame cette année son mandat à la direction littéraire du Centre régional du livre du Languedoc-Roussillon, dans le Sud de la France.

Mais surtout, cet homme de lettres a, dans le cadre de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle) pris à bras le corps la matière littéraire, travaillant au coeur de la fabrication du récit et du texte.

Ce fils de coiffeuse à la moustache impeccablement taillée avait 25 ans quand il a eu la chance de croiser sur sa route Raymond Queneau, auquel il a consacré son mémoire de maîtrise. Cofondateur de l'Oulipo, Queneau recruta illico le jeune homme pour en faire « l'esclave » de ce regroupement littéraire qui est aujourd'hui

le plus vieux d'Europe. Au sein du groupe, Fournel a travaillé de près avec Georges Perec, Italo Calvino, Jacques Roubaud et tous ces autres artisans qui considèrent la littérature comme un jeu drôlement important. « L'idée de l'Oulipo est d'interroger les mathématiques, les sciences et la littérature elle-même pour essayer de trouver de nouvelles formes susceptibles de servir de support à des oeuvres littéraires. Ensuite, les auteurs en font l'usage qu'ils veulent, exactement comme un poète utilise la règle du sonnet, de l'ode ou du haïkai japonais. »

Certains furent de véritables virtuoses de la contrainte oulipienne comme Georges Perec et sa *Disparition* (un roman écrit sans la lettre e) ou Calvino et son roman à tiroirs (*Si par une nuit d'hiver un voyageur*).

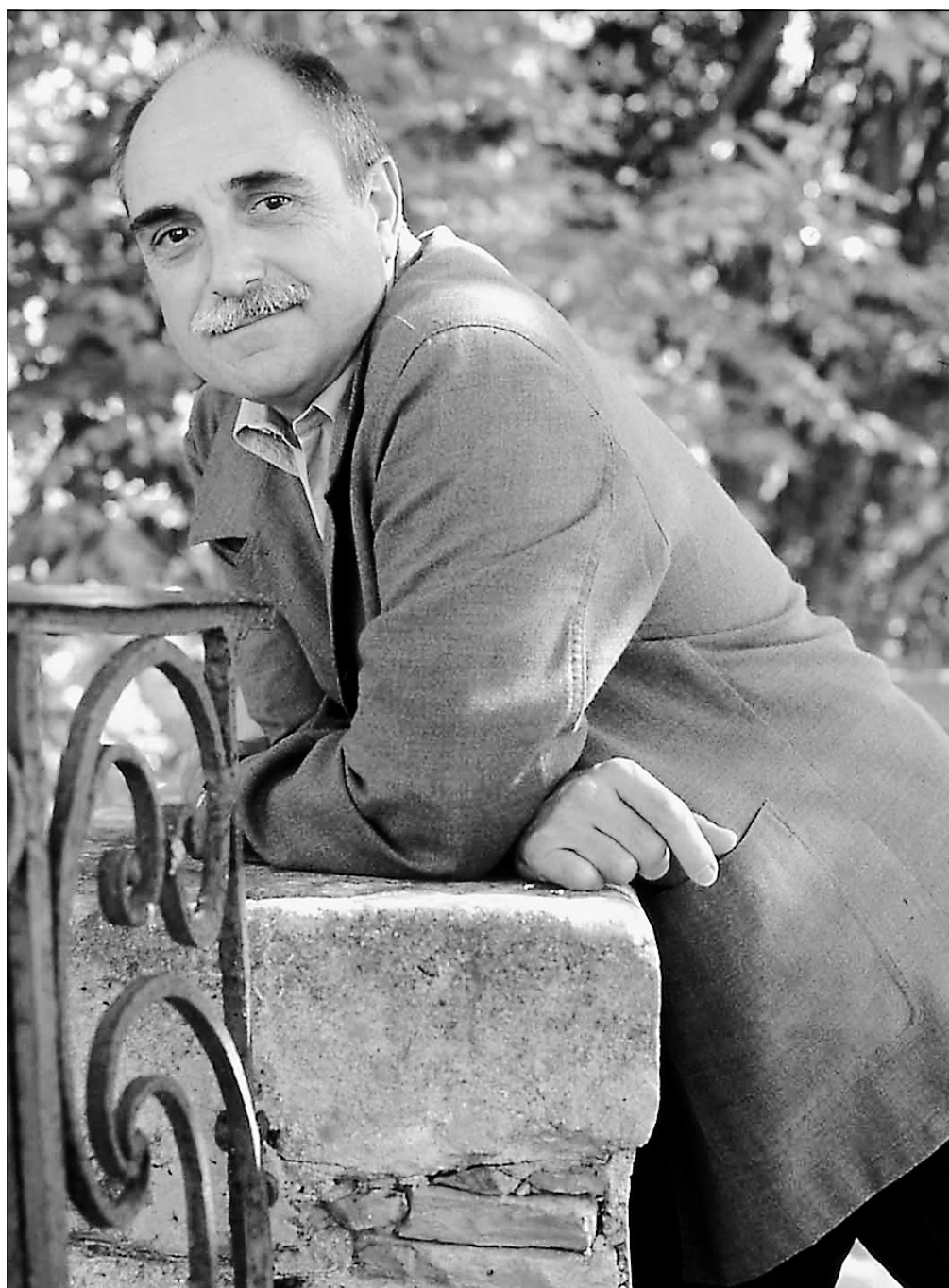


PHOTO GABRIELLE CAUCHY, COLLABORATION SPÉCIALE

Paul Fournel avait 25 ans quand il a été recruté comme « esclave » de l'Oulipo, ce regroupement littéraire qui est aujourd'hui le plus vieux d'Europe.

Paul Fournel, aujourd'hui président de l'Oulipo, a la contrainte légère, mais la fibre oulipienne profonde. Depuis son retour d'Égypte, il a repris avec bonheur ses fréquentations oulipiennes. Il participe assidûment aux rencontres (un dîner de travail tous les mois), aux lectures publiques (le premier jeudi de chaque mois) et aux différentes activités (stages, ateliers d'écriture, conférences, etc.) de ce regroupement qui a fait des petits. L'Italie a désormais son *Oplepo* et la France son *Oupeinpo* (Ouvroir de peinture potentielle), son *Obapo* (Ouvroir de bandes dessinées potentielle), son *Omupo* (Ouvroir de musique potentielle) et son *Oulippo* (Ouvroir de littérature policière potentielle).

A quand un *Ouquélipe* ? (Ouvroir québécois de littérature potentielle).

Paul Fournel participera à trois événements dans le cadre du Festival international de la littérature.

> **Les Grandes Rencontres: Oulipiens, des athlètes dans leur tête?** Entretien avec Jean-François Chassay, aujourd'hui, de 15 h à 17 h, à la librairie L'Écume des jours, 125, rue Saint-Viateur.

> **Les Grandes Rencontres: Errances égyptiennes.** Entretien avec Danielle Laurin. Le 12 mai, de 16 h à 18 h, à la librairie Monet, 2752, rue de Salaberry.

> **Soirée de lectures en compagnie d'autres écrivains: Errances**, le jeudi 13 mai, à 20 h, au Studio-théâtre de la Place des Arts.

Pour en savoir plus sur le Festival : uneq.qc.ca/festival ou 514 277-1010.

QUELQUES SUGGESTIONS

Apportez votre lunch

Les Midis littéraires sont une nouveauté au FIL cette année, en ce 10^e anniversaire. Ils se déroulent au Studio-théâtre de la Place des Arts. On peut y entendre, de midi à 12 h 50, des artistes lisant des extraits d'oeuvres « incontournables » d'écrivains québécois. Demain, par exemple, Marcel Pomerlo lira du Saint-Denis Garneau. Mardi : Chloé Sainte-Marie lira Gaston Miron, qu'elle a connu puisque le poète était un grand ami de Gilles Carle, qui avait fondé avec lui les éditions de L'Hexagone...

Les oeuvres et les artistes qui les lisent ont été choisis par Stéphane Lépine. Entrée : 10 \$

Rencontre avec Lepape

Pierre Lepape est cet intellectuel français, biographe et journaliste (*Monde diplomatique*) qui avait sa place, il n'y a pas si longtemps dans les pages du *Monde* comme feuilletoniste (on dirait ici columnis). On lui doit *Diderot* (Flammarion), *Voltaire le conquérant* et *André Gide : le messager* (Seuil). Son essai le plus récent, *Le Pays de la littérature — Des serments de Strasbourg à l'enterrement de Sartre*, a été louangé par la critique. On dit qu'il est un merveilleux conteur. Il sera demain, à 18 h, à la Salle de lecture de la Bibliothèque nationale du Québec (1700, rue Saint-Denis). L'entrée est libre.

Robert Lalonde (bis)

Dommage que cet événement, *L'Échappée belle*, ne soit présenté qu'une seule fois pendant le FIL, le jeudi 13 mai (à 20 h, au Gesù). L'écrivain-comédien Robert Lalonde a remanié deux de ses récits pour en faire une pièce de théâtre qui sera interprétée par Jean-François Blanchard et le violoncelliste Claude Lamothe. La mise en scène est de Martine Beaulne. Entrée : 15 \$ (12 \$ pour les étudiants et les membres de l'UÑEQ). Billeterie 861-4036.

Bière et littérature

Le Consulat de France au Québec remet ça : un autre Bar littéraire au L'Barouf, lundi soir, de 17 h 30 à 19 h 30, qui réunira la romancière française Michèle Gazier, notre ami David Homel, son amie à lui, Brina Svit, romancière slovène qui écrit en français, Alberta Johanna van de Pol (Pays-Bas) et l'écrivain mexicain Jorge Volpi. Marie-Andrée Lamontagne assure l'animation. Le thème de la rencontre : d'une langue à l'autre. Entrée libre, mais la bière n'est pas gratuite. 4171, rue Saint-Denis.

Le Festival international de la littérature se poursuit jusqu'au 15 mai. (www.uneq.qc.ca/festival ou 514 277-1010)

Richard Héту à la conquête des lecteurs new-yorkais



PHOTO JESSE WINTER, COLLABORATION SPÉCIALE

Richard Héту a lancé mercredi dernier son roman historique *La Route de l'Ouest*, à New York. Intitulée *The Lost Guide: The Man Behind the Lewis and Clark Expedition*, la version anglaise de l'ouvrage est publiée par East Village Press, une maison d'édition new-yorkaise fondée par deux Québécois dont la mission première est d'ouvrir le marché des États-Unis aux auteurs francophones. Le lancement a eu lieu à la Délégation générale du Québec. Paru à Montréal en 2002 chez VLB éditeur, *La Route de l'Ouest* met en lumière le rôle de Toussaint Charbonneau dans la célèbre expédition qui a exploré l'Ouest américain de 1804 à 1806.

Librairie Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec

Palmarès des ventes
28 avril au 4 mai 2004

Cette semaine Renaud-Bray a vendu 20 489 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	JC Lattes
2	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOUR	L'Homme
3	Polar	NEW-YORK BRÔLE-T-IL ?	COLLINS / LAPIERRE	Robert Laffont
4	Roman Qc	MONICA LA MITRAILLE ♥	G. HÉBERT-GERMAIN	Libre Expression
5	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont
6	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	Y. MARTEL	XYZ éd.
7	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE ♥	P. AUSTER	Lemac / Actes Sud
8	Essais Qc	RAËL, JOURNAL D'UNE INFILTRÉE	MCCANN / POIRIER	Stanké
9	Essais Qc	LE PERDANT	M. BISAILLON	Les Intouchables
10	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont
11	Biograph. Qc	JACQUES PARIZEAU, t. 3 - Le régent ♥	P. DUCHESNE	Québec Amérique
12	Polar	SOUS LES VENTS DE NEPTUNE	F. VARGAS	Viviane Hamy
13	Polar	LA TRANSACTION	J. GRISHAM	Robert Laffont
14	Psychologie	ÊTRE HEUREUX CE N'EST PAS NéCESSAIREMENT CONFORTABLE	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
15	B.D.	BOING ! BOING ! BUNK ! n° 9	MIDAM	Dupuis
16	B.D.	LES NANCY HART, n° 47	CAUVIN / LAMBIL	Dupuis
17	Roman	MAKTUB	P. COELHO	Anne Carrière
18	Polar	THE DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	Doubleday
19	Gestion	LES FOUS DU ROI	R. TREMBLAY	Transcontinental
20	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental
21	B.D.	GARFIELD, t. 38 - Chat Académie	J. DAVIS	Dargaud
22	Roman	LES COLORIÉS	A. JARDIN	Gallimard
23	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (34 ^e \$)	J. K. ROWLING	Gallimard
24	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
25	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane
26	B.D.	ALBUM SPIROU, n° 275	COLLECTIF	Dupuis
27	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression
28	Roman Qc	100 ANS D'HISTOIRES - Les recettes seront versées à la Fondation de l'Hôpital de MTL pour enfants	COLLECTIF	Hôpital de Montréal pour enfants
29	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GAVALDA	Dilettante
30	Roman	MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN	E.-E. SCHMITT	Albin Michel
31	Roman Qc	SORCHA DE MALLAIG ♥	D. LACOMBE	vb éditeur
32	Roman	L'ENFANT DE NOË	É.-E. SCHMITT	Albin Michel
33	Santé	MÉNopause, NUTRITION ET SANTÉ ♥	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme
34	Biographie	MÉMOIRES ♥	F. PAHLAVI	XO éd.
35	Roman	LILAH - La Bible au féminin	M. HALTER	Robert Laffont
36	Actualité	PLAN OF ATTACK	B. WOODWARD	Simon & Shuster
37	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien
38	Biographie	BUSH L'IMPOSTEUR	J. H. HATFIELD	Michel Lafon
39	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon
40	Polar	LA LIONNE BLANCHE ♥	H. MANKELL	Seuil
41	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥	G. CORNEAU	L'Homme
42	Polar	OBJECTIF PARIS	LU DLUM / LYNDY	Grasset
43	Cuisine	BARBECUE ♥	RACHLEN/SCHNEIDER	L'Homme
44	Faune	AMPHIBIENS ET REPTILES DU QUÉBEC ET DES MARITIMES	J.-F. DESROCHES	Michel Quintin
45	Guide Qc	RÉPERTOIRE DES LIEUX DE MARCHÉ AU QUÉBEC	COLLECTIF	Bipède

♥ : Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

ENCORE PLUS QUE DU TALENT, DE L'INTELLIGENCE, MÊME DU GÉNIE, L'EXCELLENCE NAÎT DE L'EFFORT

Rémy Girard



PHOTOS MARTIN CHAMBERLAND LA PRESSE©

Ni triomphalisme, ni fausse modestie. On ne surprendra pas Rémy Girard à perdre la tête. De toute façon, il est bien trop occupé pour prendre le temps de peaufiner une image qui n'est pas lui. La plus grande qualité de cet acteur est sans doute de ne pas se prendre pour un autre.

ANNE RICHER

On ne lui pardonnerait cependant, compte tenu de tous les honneurs, prix et témoignages qui, telle une brassée de fleurs encombrante mais joyeuse, s'accumulent sur son travail d'acteur. Dix-sept ans après *Le Déclin de l'empire américain*, un prix Génie (enfin!) pour son rôle fort dans *Les Invasions barbares*, reconnaissance américaine de son talent par un article dans le *New York Times Magazine*, le mettant sur un pied d'égalité avec les Sean Penn, Diane Keaton et plusieurs autres grands du cinéma.

«Je garde la tête froide mais, je dois l'avouer, je suis content.» Heureux aussi d'accepter le titre de Personnalité de la semaine que *La Presse* lui décerne naturellement.

«C'est le summum, dit-il en riant. Je ressens une certaine pression, je dois continuer à surprendre pour ne pas décevoir.»

Toucher les autres

«C'est pour cette raison que l'on fait ce métier, cette relation intime avec le spectateur, l'émouvoir, le toucher.»

Lainé de six enfants, originaire de Jonquière, croyait, la cinquantaine venue, qu'il serait moins en demande, qu'il aurait plus de temps pour méditer dans sa forêt. C'est tout le contraire. Le métier qu'il a choisi il y a de cela plus de 33 ans continue de le combler. Le théâtre et le cinéma ne semblent pas vouloir se passer de lui. «C'est fascinant. À l'école, plus jeune, je jouais des rôles de père et non pas de jeune premier. J'ai rejoint l'âge de mes rôles», ajoute-t-il en sourcillant.

Submergé de travail depuis toujours, il ne dit jamais non à une nouvelle expérience qui le mènerait ailleurs, au bout de lui-même. «C'est vrai que l'âge, l'expérience de la vie aident à jouer. Tous ces honneurs pourraient changer quelque chose dans ma carrière, dans ma vie.» Ce n'est pas la grosse machine américaine qui l'intéresse, mais un rôle à sa mesure aux États-Unis, un prolongement de ce qu'il fait maintenant. «Ils ont découvert qu'on existait! Qu'on n'est pas juste un *country up North*.»

Est-ce un hasard? «Sur le plan personnel, je suis assez ours», me confiait-il un jour. Donc, «Papa Bougon» ne peut pas laisser le téléspectateur indifférent. Alors que l'acteur défend aux États-Unis notre système de santé en dépit de ce que les spectateurs ont vu dans *Les Invasions barbares*, il se transforme ici, avec les Bougon, en une espèce de thérapeute. Car il touche encore une fois. «Les gens viennent me parler spontanément, les hommes surtout.»

Il y a du brasse-camarade dans sa tête,

il l'admet. Les grandes questions telles que la maladie et la mort ne le laissent plus aussi indifférent depuis qu'il a tourné avec Denys Arcand. Il doit se soucier d'un petit garçon de 7 ans, son fils handicapé, son rayon de soleil et son amour. «Je suis toujours inquiet de ce qui pourrait lui arriver.» Il confie qu'il a cessé de fumer, surveille un peu mieux son alimentation et, sans être un grand sportif, il marche dès qu'il en a l'occasion. Mais Rémy Girard est un épicurien. «Il ne faut pas renoncer à toutes les bonnes choses de la vie!»

Une activité contrôlée

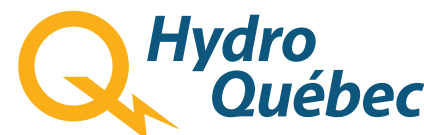
Au lieu de l'anéantir, les épreuves personnelles l'ont fouetté: «Je ne suis pas du genre à m'écrouler.» Sa façon d'être et de réagir est un peu calquée sur celle de son père, son héros, qui aimait le répéter: «Il faut regarder en avant.» La vie, l'espoir, comme celui qui l'anime lorsqu'il s'émerveille devant le moindre progrès cognitif chez son fils. «Je me nourris de ses réussites, de ses bons coups.» Et il vit à son rythme, première grande leçon que le fils, quotidiennement, donne à son père.

«C'est vrai que l'âge, l'expérience de la vie aident à jouer. Tous ces honneurs pourraient changer quelque chose dans ma carrière, dans ma vie.»

Pour passer outre la fatigue, l'acteur, qui connaît la valeur du temps qui passe, n'est pas du genre non plus à faire de la chaise longue. Il boulotte (et non pas bougonne) et déboulonne durant des heures l'une des nombreuses radios qu'il collectionne. Il fait du ménage dans sa forêt, le plein de solitude, de vie douce. «Je suis du genre paresseux, rêveur», confie-t-il, mi-sérieux, mi-badin, en ajoutant qu'il a tendance à faire de la procrastination lorsque vient le temps de payer les factures!

Ce que toutes ces récompenses lui donnent sur le plan personnel? Aussi paradoxal que cela puisse paraître, une plus grande assurance. «Je me réserve encore le droit de me planter.» En attendant: «Ça m'a donné de l'assurance. Ce n'est pas toujours aussi simple de faire le point sur ses idées. Je ne peux pas toujours me retirer derrière un personnage. Je dois assumer et en discuter. Tout cela à cause d'un film, me voilà investi d'une mission involontaire.» Il ajoute que c'est certainement aussi la mission de l'art que de faire réfléchir.

À la fin de l'interview, il claironne avec un regard clair qu'il est heureux, tout ce qu'il fait sur le plan professionnel semble lui réussir, la relation avec son fils est une véritable passion. «Et puis ça va bien avec ma blonde. Que demander de plus?»



Retrouvez La personnalité de la semaine

La Presse/Radio-Canada demain matin



René Homier-Roy
C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN
du lundi au vendredi
de 5h à 9h



Michel Viens
MATIN EXPRESS
du lundi au vendredi
de 6h à 10h



Le Réseau de l'information
de Radio-Canada